

le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Etranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2893.74

Gloire et mirage du 1^{er} mai

Complainte du premier mai

Voici le 1^{er} mai, Madame, voulez-vous du muguet?
Voici le 1^{er} mai. Travailleurs du monde, voulez-vous du travail?
Voici le 1^{er} mai. C'est le mois de Marie. Enfants de Dieu, voulez-vous des cantiques?
Voici le 1^{er} mai. Le blé lève et la terre gonfle d'aliments. Vous, les affamés du monde, voulez-vous manger?
Voici le 1^{er} mai. Mois de douceur et de tendresse. Vous, les enfants du monde, vous les mamans du monde voulez-vous la paix?
Voici le 1^{er} mai qui s'avance parmi les chants d'oiseaux, dans un tumulte de lumière, de parfums et de fleurs.

OOO

Oui, Madame, vous aurez du muguet : parce que la nature est généreuse et que le muguet du 1^{er} mai porte bonheur; du moins, peut-on le croire. Vous aurez du muguet parce qu'on en trouve dans les bois, pour rien, et qu'à vingt sous le brin on en trouve dans les villes. Ainsi quelqu'un qui vous aime aura pensé à vous; peut-être y aurez-vous pensé vous-même; bref, Madame, vous aurez du muguet.

OOO

Mais, le 1^{er} mai, aussi, c'est la Fête du Travail; travailleurs du monde, vous voulez du travail? Vous voulez du travail! Sachez d'abord qu'il n'y en a pas pour tous : qu'à ceux qui en ont, on mesure le pain, qu'à ceux qui n'en ont pas, on menace de retirer ce pain. Car on discute encore s'ils ont le droit de vivre, ceux qui n'ont pas le droit de travailler! Travailleurs du monde, voici la fête du travail : vous n'aurez pas de travail.

OOO

Affamés du monde, aux peines incessantes, voici le 1^{er} mai et la nature ponctuelle qui accomplit cet éternel miracle d'une terre nourricière et féconde. Affamés du monde, il y a de quoi manger quand vient le 1^{er} mai : voulez-vous manger? Eh! quoi, vous dites : oui! Quelle insolence! Il ne vous suffit point d'être affamés, voilà que vous faites honte à ceux qui vous affament. Vous n'aurez pas à manger!

Ah! hurlez votre détresse, maudissez le destin qui vous a fait naître, pleurez sur vos enfants comme sur vous-mêmes : à quoi bon! Si haut, si loin qu'aillent vos cris, ils n'attendront point ceux qu'il vous faut maudire. Le maître contesté du ciel est insensible à vos prières; les maîtres éhontés du monde sont insensibles à vos imprécations. Quittez toute espérance : vous n'aurez rien, que vous n'alliez le prendre!

OOO

Enfants de Dieu, c'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau. Vous voulez des cantiques? En voici, chantez donc! Vos voix naïves et touchantes se perdront dans le ciel, portées par cet encens qui monte incessamment vers la Vierge et vers Dieu. Y avez-vous pensé, à la fumée de cet encens se joignent d'autres fumées : celles du blé qu'on brûle. Et ce double holocauste, si Dieu y est sensible, vous ouvrira toutes grandes les portes du paradis... mais non point des usines.

OOO

Et vous, mamans du monde, dont le fils lentement devient homme, vous qui aimez et redoutez de le voir grandir, ce 1^{er} mai, voilà aussi qu'il vous inquiète! Ce mois qui incline au bonheur, ce mois de toutes les tendresses, ce mois miraculeux vous trouble et vous attriste. Mamans du monde, pourquoi pleurez-vous?
Pourquoi? Mais parce que le ciel est trop bleu et que les fleurs sont trop belles; et que votre enfant soudain s'est pris à rire et à chanter.

Vous pleurez parce qu'en vérité, c'est un trop grand bonheur — tant de joie, de rire et de beauté — quand on sait combien cela est fragile, et que c'est une imposture de donner cela aux hommes qui ne peuvent en jouir. Mamans du monde, vous voudriez la paix. Voilà pourquoi vous pleurez.

OOO

Mais il n'est point de paix, ni de travail, ni de pain dans un monde en folie où règnent les vieillards, les névropathes et les escrocs; dans un monde où l'honnête homme non seulement meurt de faim, mais doit le faire en silence; dans un monde où les margoulin et les bonimenteurs s'essayent à gouverner; dans un monde sans morale, sans justice et sans grandeur.

C'est pour cela que les rues retentissent aujourd'hui des cris d'une humanité opprimée, consciente de l'être, lasse de l'être, mais aussi, craignons-le, résignée. La résignation est la pire des vertus. La soumission est la pire des bassesses. Pour l'honneur du monde, il faudrait bien qu'un jour, quand même, l'homme prit conscience de sa dignité.

Sera-ce aujourd'hui?
Ou jamais?

Pierre FONTAINE.

Premier mai 1934

ANNEE NOIRE

par W. Van Overstraeten



Le 1^{er} mai 1934, qu'est-il? Où donc maintient-il la tradition de mobilisation et d'affirmation socialistes? Terni jusqu'à l'imaginable par le réformisme, travesti à Moscou, il devient symbole de l'escavage étatisé à Berlin. Quelle place laisse-t-il à l'esprit révolutionnaire dont il est né?
Et d'abord, voyons dans ce pays.

Cette année, le réformisme belge, ce vieil organisateur des démonstrations du 1^{er} mai, met la Fête sous le signe du plan du Travail. C'est l'occasion — la première d'importance — de nous montrer le pouvoir de ce plan sur les hommes et les choses.

Comment donc se manifeste sa magie?

Le plan devait provoquer une sorte de résurrection du parti réformiste qui se déclarait stérile et voulait redevenir fécond. Le P. O. B. confessait son état amorphe et apathique; il annonçait un nouvel élan vital. Ses chefs avouaient leur somnolence et prétendaient se réveiller. Ils firent serment. La foi et le sens pratique allaient renaître dans le parti. Et, sur le sol raffermi de l'unité rafraîchie allaient éclore de frais boutons de printemps.

Le Plan en soi, d'après son promoteur lui-même n'était que peu de chose. Il était surtout l'annonciation des temps nouveaux de l'énergie, de la virilité morale et des conquêtes décisives.

Eh bien, jamais des promesses de belle aurore ne furent moins tenues.

En politique, toute chose factice se transforme en vaine et mauvaise littérature. La politique est essentiellement concrète; elle ne compte qu'avec les forces morales et matérielles.

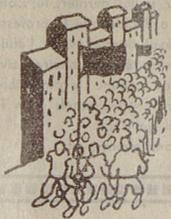
Or, le Plan, en dépit de toutes les apparences qui trompent tant les irréfléchis, les naïfs et les sots, est le produit le plus désespérément abstrait qui soit jamais sorti des flancs du P. O. B.

Et nous croyons que le Plan ne sera jamais qu'un thème à littérature.

S'il contenait quelque élément vivant, cet élément déjà aurait dû s'affirmer avec clarté, force et décision à l'intérieur et à l'extérieur du parti réformiste.

Il aurait dû vaincre d'abord la défiance mutuelle qui rongea le parti, lui enlève tout souffle et tout rayonnement. Cette défiance est plus corrosive aujourd'hui que hier. La gauche dupée et roulée s'insurge avec plus de véhémence. Où elle croyait trouver meilleur accueil à sa bonne volonté, elle trouve calomnie, provocation, menaces d'exclusion et même, annonce de brutale répression. Malheureusement, il faut ajouter tout de suite, qu'à plus de véhémence, la gauche ajoute aussi plus de nervosité, et cette nervosité ne peut suppléer au manque de directives nettement dessinées.

(Suite en page 2)



Méditation du premier mai

Bien sûr, ce sera pareil aux autres 1^{er} mai...

Cortège processionnant, fanfares fanfaronnantes, banderoles : « Place aux pauvres » et le reste, discours, parades... Les chefs devant, puis la musique et les drapeaux; derrière, la foule endimanchée qui suit parce qu'elle aime marcher au pas et suivre quelqu'un ou quelque chose. Entendrons-nous, comme j'eus l'inestimable plaisir de l'entendre il y a quelques années, telle de ces fanfares jouer gaillardement *La Madelon* et le *Tipperary*? Ces beaux airs militaires qui, quelques mois auparavant entraînaient les hommes vers la mort, servaient toujours; leur rythme, or l'avait encore dans les jambes. Et l'on marchait derrière le drapeau rouge comme naguère derrière le drapeau tricolore; on suivait Vandervelde comme, la veille, on suivait le major Boum.

On était là, en cette lumière claire, derrière ces drapeaux qu'on ne comprenait plus, on était là, sales de corps, sales d'esprit.

On n'avait pas pris la peine de gratter la boue des tranchées de la semelle de ses bottes, on ne s'était pas dégrasé. Des pieds à la tête, de cœur et de cerveau, on était immonde. Et l'on ne s'en doutait pas, et l'on marchait d'un bon pas militaire, on chantait la *Madelon* après avoir chanté l'*Internatio*

nale, et tout le monde trouvait ça fort bien ne s'imaginant pas qu'il eût pu en être autrement.

Evidemment, les vieux se souvenaient de quelques 1^{er} mai tragiques et des martyrs de Chicago. Quelques-uns se rappelaient du 1^{er} mai 1891; quel que part, en France, et de cette jeune fille qui marchait devant le cortège serrant sur son cœur une branche fleurie. A la première salve, la jeune fille tomba, un petit trou rouge dans la poitrine d'où goutte à goutte le sang coulait sur les frais muguet parfumés.

On avait des réminiscences, bien sûr... Des 1^{er} mai de bataille, de sacrifice, de conquête, il y en avait eus, on le savait bien. Mais c'était si loin.

Fin, tout ça; désormais c'était la grande trêve, on ne se battait plus le 1^{er} mai, on se promenait. Des pieds à la tête, on était tricolore; au revers du veston on arborait fièrement une minuscule églantine rose. On avait l'âme bienveillante et médiocre qui convenait à ces heures d'union nationale et d'héroïsme rétrospectif.

Les bourgeois, ils s'étaient convertis; la guerre en avait fait de bons bourgeois, de braves et honnêtes Belges, qui ne récriminaient plus à propos d'un supplément de salaire. Elle donnait du travail, cette bourgeoisie, elle faisait reconstruire à tour de bras ce qu'on avait mis quatre ans à démolir.

Lors, puisque l'entente était si parfaite, puisque le général rendait hommage au socialiste et que le socialiste inaugurerait la statue du général, on se demanda bien pourquoi on se serait montré méchant.

Et pour ne pas faire de peine aux braves bourgeois — Belges avant tout! — et ne pas effrayer les petites bourgeoisies, on changea le caractère de cette journée du 1^{er} mai. Et l'on décréta la Fête du Travail. Du travail bien payé à l'ouvrier, rémunérateur pour le patron, la fête de tout ce bon travail qui faisait de cette époque un temps d'abondance.

Il faut dire, pour être juste, que l'on n'avait ce travail et ces salaires que parce que dix millions d'hommes avaient été proprement zigouillés et que de villes et de villages, il ne restait plus qu'un monceau de cendres.

Mais ça, on le taisait, on n'aurait même pas toléré que quelqu'un le révélât. Ce travail, ces gros salaires, on les devait — affirmait-on sans rigoler — à un socialisme réaliste, modéré, temporisateur et réformiste. Réforme après réforme, on marchait vers la conquête du socialisme intégral. On avait déjà l'Union Sacrée, le reste allait venir par surcroît.

Il n'est rien venu. Rien, sinon la crise, la misère toujours plus profonde, la lutte toujours plus âpre pour des salaires plus réduits.

Rien n'est venu sinon des temps d'inquiétudes et de nouvelles alarmes. La paix éternelle, elle est loin. Poutue, mon bon ami. Il ne s'agit plus que de déterminer à quel moment

Ce soir, à la Tribune :
GRAND DEBAT sur
LA CENSURE EST-ELLE
RETABLIE EN BELGIQUE ?
(Programme en page 6.)

Origine et signification du 1^{er} mai

LES MARTYRS DE CHICAGO

PAR ERNESTAN

L'ignorance générale touchant les origines du 1^{er} mai s'explique dans une certaine mesure par la raison que cette date n'est l'anniversaire exact d'aucun fait précis et important.

Originellement ce fut simplement une date que se fixèrent les travailleurs américains comme délai de réalisation d'une revendication : la journée de huit heures.

Cependant, en 1887, cette lutte ouvrière provoqua des événements, dont le tragique donna au 1^{er} mai la valeur symbolique qu'il conserve encore, tant bien que mal, aujourd'hui.

La fédération des travailleurs des Etats-Unis et du Canada avait donc décidé d'obtenir la journée de huit heures pour le 1^{er} mai 1886.

Le moment venu, en appuyant leurs revendications par des grèves, une bonne partie des ouvriers obtinrent tout au moins une réduction des heures de travail (qui étaient alors de 10 à 14

heures) et certains autres avantages.

L'approche du 1^{er} mai de l'année suivante trouva la situation tout aussi tendue et cela particulièrement à Chicago. En effet, depuis le 16 février, douze cents ouvriers de l'usine Mac Cornick étaient exclus du travail et sans ressources.

A ces malheureux qui demandaient travail et pain, les autorités répondirent en envoyant quantité de policiers et gendarmes, auxquels venaient s'ajouter plusieurs centaines de policiers « privés », à la solde des industriels.

La protestation ouvrière cependant ne cessait de croître et le dimanche qui précéda le 1^{er} mai, vingt-cinq mille personnes assistèrent au meeting. Les principaux orateurs étaient : Fielden et Schwab.

Le 3 mai les ouvriers rassemblés devant l'usine Mac Cornick, furent fusillés à bout portant par les policiers « privés » et cruelle-

ment décimés.

Le surlendemain, quinze mille ouvriers se rendirent au meeting de protestation. Spies, Parsons et Fielden prirent à nouveau la parole. Tout se passait dans le calme. Le maire de Chicago, venu pour assurer l'ordre, s'était déjà retiré et deux cents personnes environ restaient encore sur la place, lorsqu'une troupe de gendarmes s'élança sur les assistants.

Fielden s'adressant au capitaine, fit remarquer que l'assemblée était paisible. Le capitaine répondit en donnant à ses hommes l'ordre d'attaquer au revolver.

A ce moment, un corps lumineux traversa l'espace et tomba au milieu des gendarmes. La bombe en tua sept et en blessa soixante.

La répression et les arrestations en masse ne tardèrent point. Parmi les premiers emprisonnés, se trouvaient Spies, Fielden, Nebe, Schwab, Engel, Fischer et Lingg.

A tout prix la police voulait le

lanceur de bombe. Ses recherches restant vaines, les juges relâchèrent des centaines d'arrêtés et jetèrent leur dévolu sur les huit militants précités.

Ce fut le coup classique du complot.

Le jugement se déroula suivant les formes les plus odieuses de partialité. On s'attacha simplement à prouver la responsabilité morale des accusés dans le développement de la lutte ouvrière. Responsabilité que loin de nier, ils revendiquaient, hautement. Tous eurent une attitude admirable de ferme dignité et tinrent à montrer le mépris dans lequel ils tenaient la parodie de justice qui allait les frapper.

L'incident le plus dramatique de ce procès fut certainement lorsque Parsons, qui avait pu se soustraire aux recherches de la police, vint, en pleine audience, se constituer prisonnier et réclamer place parmi ses camarades.

(Suite en page 2)

va éclater la prochaine fraîche et joyeuse.

Et quoi encore? Lois sociales, démocratie... Qu'est-ce qu'on leur met!

Pour faire bonne mesure, le fascisme s'arme et s'organise au moment même où le socialisme réaliste, scientifique et modéré précipite sa liquéfaction dernière...

Voilà, dans quelle conditions, nous allons « fêter » le 1^{er} mai, cette année. Perspectives charmantes en vérité. Lendemain prometteur de surprises peu agréables.

Le plus borné des ouvriers commence à comprendre tout ça. Dans sa dure caboché, ça n'entre pas tout seul, il faut le temps. Le pauvre vieux a un peu de retard, mais enfin il a fini par digérer.

Demain, Prolo suivra le cortège mais la musique ne jouera plus *La Madelon*. Il ne sera plus question de nouvelles réformes, et les plus timorés bavards, les bureaucrates les plus imperméables à la réalité, auront quelque scrupule à parler de la Fête du Travail à des chômeurs et à des candidats-chômeurs.

Demain, ça ne sera pas gai. Il y aura des mines déconfites, des faces désolées, des masques contrits... Ce sera un peu, je le prévois, comme l'enterrement de quelqu'un qui est mort après avoir joué un tour de cochon à ses amis; la mise en bière d'une sorte de socialisme qui, avec le recul des années, apparaîtra singulièrement grotesque et lamentable. D'un socialisme qui avait abandonné ses plus hautes visées pour ne plus se nourrir que d'immédiat et transitoire, vidé de tout idéal, bouffi dans sa graisse mais exsangue.

De plus en plus nombreux sont ceux qui commencent à percevoir ces vérités élémentaires. S'ils sont aussi dans le cortège, ils ne riront point non plus, ils savent qu'il va falloir payer maintenant toutes les bêtises de jadis. Et qu'on paiera cher.

Mais ceux-là mêmes qui ont compris, savent maintenant que le socialisme ne se conquiert ni dans l'Union Nationale, ni dans les banques, ni dans les sociétés anonymes. Les événements d'abord, eux ensuite, ont prononcé la condamnation majeure de ces déformations caricaturales du socialisme.

Et tout de même, ils seront quelques dizaines de milliers qui n'iront point, cette fois, dans les cortèges, avec une âme de processionnaires, parce qu'il fait bon se balader et qu'il est gai de suivre une fanfare et un chef.

Ce chef serait-il ministre du Roi.

Cette fanfare jouerait-elle la *Madelon*.
MIL ZANKIN.

Quatre ans déjà

Avec ce numéro, LE ROUGE ET LE NOIR entre dans sa cinquième année. Le premier numéro du journal a paru, en effet, le 1^{er} mai 1930.

Quatre ans déjà. Qui l'eût cru! Et combien de fois, depuis quatre ans, n'a-t-on prédit la mort du journal! Et combien de fois n'avons-nous craint nous-mêmes d'être au terme de notre effort!

Et voilà: LE ROUGE ET LE NOIR paraît toujours.

Fassent nos lecteurs et nos amis qu'il paraisse longtemps encore. A tous ceux qui nous aident en cette tâche, de quelque manière que ce soit — en nous lisant, en nous propageant, en collaborant à cette œuvre, — nous exprimons, à l'occasion de ce modeste anniversaire, notre très vive reconnaissance.

Que devient Thalmann?

Les nouvelles d'Allemagne sont alarmantes concernant Thalmann, chef du Parti Communiste allemand.

Afin de se documenter, le Secours Rouge International a envoyé une délégation en Allemagne pour y faire une enquête, non seulement sur le sort de Thalmann, mais sur le sort de tous les antifascistes persécutés par les hitlériens.

Cette délégation, dès son retour, fera connaître les résultats de son enquête au cours d'une série de meetings.

Premier mai 1934

ANNEE NOIRE Les martyrs de Chicago

(suite de la 1^{re} page.)

L'histoire de la Banque du Travail aurait pu être le signal d'un beau nettoyage du Parti. Il n'en fut rien, évidemment. Au contraire, les plus coupables, les plus arrogants tripoteurs du capitalisme ouvrier se firent accusateurs d'innocents. Balthazar, cet imitateur dégénéré d'Anseele, pour toute justification de ses bavouements du socialisme, se mit à vomir sur la gauche. Et comme dans le réformisme tout est imitation de la démocratie bourgeoise, les responsabilités se firent plus anonymes que jamais.

Henri De Man est de ces profonds penseurs qui estiment qu'en enveloppant le bureaucratisme et le parlementarisme du parti d'un voile pudique, il peut diminuer leur décomposition. La purification exigeait au moins trois conditions auxquelles le professeur de psychologie sociale ne semble avoir jamais pensé :

1^o Laisser souffler sur le marais bancaire et coopérativocapitaliste la rude et sèche tempête de l'indignation ouvrière;

2^o Disqualifier et mettre au rancart tous ceux dont la mentalité et la moralité sont telles qu'ils ne peuvent renoncer sincèrement à leur odieux opportunisme;

3^o Soutenir et encourager à l'extrême l'initiative ouvrière. Accorder des responsabilités précises aux plus clairvoyants et aux plus ardents.

Henri De Man est loin de tout cela. En réalité, il rêve à un agglomérat national constitué, autour du Plan, par les petits bourgeois et les ouvriers mécontents, rêvant à leur tour à un capitalisme d'Etat immédiat, d'autant plus fortement qu'il leur est représenté comme un socialisme accessible sans efforts ni sacrifices.

Ce rêve se réalisera peut-être, comme il s'est réalisé ailleurs, mais non dans les formes et par les moyens indiqués par De Man.

Ce dernier rend, sans doute, un inappréciable service à la bourgeoisie, quand il détourne les ouvriers de leur voie socialiste. Mais, une fois cette destruction opérée, la bourgeoisie et la petite bourgeoisie reprendront pleinement l'initiative pour la partie positive de leur œuvre.

Elles s'y préparent le mieux dans le vieux parti catholique dont l'aile démocrate-chrétienne évolue rapidement vers un corporatisme générateur du fascisme le plus authentique. Toute une jeunesse audacieuse,

impatiente « d'ordre » et « d'autorité », mais incapable de s'élever au-dessus de la trouble et barbare idéologie de l'Etat totalitaire, s'y agite.

Forts à la fois des décisives défaillances réformistes et de l'encouragement tacite de larges couches petites bourgeoises, les groupes ouvertement fascistes se démènent fiévreusement et multiplient leurs coups de mains.

A tout ce fascisme en puissance ou nettement exprimé, le 1^{er} mai n'oppose que peu de socialisme réel. Il y oppose beaucoup de réformisme couard, rampant et lunatique, rêvant de pouvoir et de Plan appliqué, mais absolument incapable de créer les forces nécessaires.

Le 1^{er} mai est né de la révolte socialiste. Le nazisme le revendique pour honnir le socialisme. Ainsi en Allemagne et ailleurs, la tragédie est consommée.

Hitler dit : « Fête du Travail. » Comme il se trompe. Il instaure les rites de l'esclavage étatisé. Où l'Etat devient la divinité suprême et la loi inflexible, la personne humaine est méconnue dans ses facultés les plus élevées, dans ses facultés créatrices. Et la notion du travail séparée de la notion de libre création est la pire des abominations capitalistes.

Cette abomination menace de s'étendre au monde entier.

Et, le seul pays qui ait pu, au cours de la guerre, se soustraire au capitalisme, revient néanmoins par les voies du stalinisme productiviste à l'esclavage d'Etat.

La signification traditionnelle du 1^{er} mai est compromise dans la mesure même où le socialisme s'est affaibli. Le socialisme cependant, est une puissance indestructible. Son inévitable et prochaine renaissance frappera de stupeur ses plus prétentieux contempteurs d'aujourd'hui.

W. VAN OVERSTRAETEN

LES VIOLATEURS

CE QUE DISENT NOS MINISTRES

Le Cabinet du Premier Ministre communiqué :

« Le 17 juillet dernier, le Conseil des Ministres a décidé que la profession d'opinions révolutionnaires ou l'affiliation à un organisme révolutionnaire doivent être considérées comme incompatibles avec les devoirs professionnels d'un fonctionnaire quel qu'il soit.

» En conséquence, etc... »

Origine et signification du 1^{er} mai

Les martyrs de Chicago

(Suite de la 1^{re} page)

Les accusés présentèrent une défense qu'ils qualifièrent eux-mêmes d'accusation contre le régime qui les assassinait.

On ne peut songer, dans le cadre d'un article, à en donner, ne fut-ce qu'un résumé. A près d'un demi siècle de distance, leurs déclarations gardent la valeur que conservera éternellement ce qui porte la marque du socialisme humain et véritable.

Une brève citation cependant de Spies :

« Nous avons prouvé que le salariat était la cause de toutes les iniquités et qu'il aurait disparaitre pour faire place à un système de production plus civilisé; nous avons prouvé que les théories du progrès n'étaient pas le fait d'une majorité, mais une nécessité historique, et que, pour nous, la tendance du progrès était celle de l'anarchisme. Cette tendance est celle d'une société libre, sans classes, ni gouvernants, une société dans laquelle l'égalité économique de tous, produit un équilibre stable comme base et condition d'un ordre naturel. »

Quant aux déclarations de Parsons, il parla durant huit heures, elles constituent un exposé et une analyse qui situent leur auteur parmi les plus grands penseurs socialistes. Elles montrent entre autres avec clarté, combien la compréhension du socialisme à cette époque était large en même temps que précise et juste.

Ecoutons Parsons :

« Qu'est-ce que le socialisme et l'anarchisme? Brièvement définis, c'est le droit des producteurs à l'usage libre et égal des instruments de travail, et le droit au produit de ce travail... Le capital artificiel est ce qui a été volé au travail... »

« Nous désirons que toutes les forces de la nature, que toutes

les forces sociales, que toutes les forces gigantesques, produites du travail des générations passées, soient mises à la disposition de l'homme et soumises à l'homme pour toujours. »

Mais les juges américains, fidèles à leur fonction sociale, ne se laissèrent aucunement émouvoir. Tous les accusés furent condamnés à être pendus.

Les peines de Schwab, Fielden et Neebe furent commuées en travaux forcés. Lingg se suicida dans son cachot quelques instants avant l'heure de l'exécution.

Devant la mort, ils restèrent semblables à eux-mêmes. Le 11 novembre 1887, quand le bourreau vint les chercher, ils demandèrent à s'embrasser une dernière fois. Puis, après qu'on les eut enchaînés et vêtus d'un manteau blanc, ils gagnèrent fermement la salle du gibet.

Spies put encore dire : « Le temps viendra où notre silence au tombeau sera plus puissant que nos paroles ». Parsons cria : « Laissez-moi parler! Laissez entendre la voix du peuple! » Mais la trappe tomba, les quatre corps restèrent suspendus dans le vide. Au bout de sept longues minutes, ils ne bougeaient plus.

×

La date de la mort de ces hommes fut oubliée, mais leur martyre ajouta au 1^{er} mai un caractère de commémoration qui le rendit traditionnel. Dans les années qui suivirent; il devint, pour les révoltés, jour de deuil, mais aussi signal de combat.

Depuis nous avons connu d'autres 1^{er} mai!

Sous l'influence du réformisme et de l'opportunisme, le 1^{er} mai devint jour de fête, prétexte à fanfares.

Pour beaucoup d'ouvriers, la fête du travail consistait à mettre ses meilleurs habits, à se promener derrière le drapeau du parti et entendre discourir le député.

Tant et si bien qu'aujourd'hui, Monsieur Hitler trouvant la tradition de son goût, change quelque peu les accessoires et promène les ouvriers derrière son drapeau, et leur sert ses discours.

En compensation il est vrai, le gouvernement russe organise une grande parade militaire avec tanks et canons « rouges »!

Mais parmi les millions d'hommes qui, en ce jour, défilent ici ou là, combien auront une pensée pour les martyrs de Chicago?

Et quand donc leur silence au tombeau sera-t-il plus puissant que leurs paroles?...
ERNESTAN.

Les mots croisés du Rouge et Noir

CONCOURS

Rappelons que ceux qui désirent participer à notre concours de mots croisés doivent nous retourner les solutions en y joignant nom et adresse, au plus tard le lundi suivant la parution du Cross.

L'enveloppe portera la mention « Concours ».

Modifications au règlement.

Ceux qui nous retourneront huit solutions exactes (et non dix) sur les dix problèmes à paraître disposeront d'un abonnement gratuit d'un an. Sept solutions exactes sur les dix problèmes vaudront un abonnement de six mois. Six solutions exactes vaudront un abonnement de trois mois.

Ainsi, ceux de nos lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec le mot croisé pourront s'y essayer avec quelque chance de succès.

SOLUTION DU PROBLEME No 1

P	A	T	R	I	O	T	E	S
E	M	I	L	E	A	P	I	
T	I	R		F	R	I	C	
I	A	I	D	E				
T	A	L	O	N	I	S		
J	A	R	R	O	G	E	E	
E	R	R	E	C	R	O	C	
A	C	E	C	A	U			
N	U	V	I	D	E	R		
	L	A	P	U	R	E	I	
L	E	S	A	E	I	T		
P	L	A	N	I	L	E		

PROBLEME No 2

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									
10									
11									

HORIZONTALEMENT :

1. Le propre de Léon Daudet. — 2. Beaucoup de nos politiciens ressemblent à cet animal; Lénine le fit. — 3. Initiales inversées d'un curieux journal; A boire, on le devient. — 4. Emule d'Hitler. — 5. Ce que fera M. De Man, s'il réussit. — 6. Se fait sur une peau d'âne; Initiales d'un journal destiné aux douairières; Se trouve dans les caves, dans les églises et les hôtels. — 7. Respire; Une giffle bien appliquée résonne ainsi. — 8. Terminaison de participe. — 9. Ministre plus grossier que savant. — 10. Initiales d'un grand révolutionnaire vivant. — 11. Ce que tu feras quand tu seras député.

VERTICALEMENT :

1. Il empêche le P.O.B. de se désagréger. — 2. Excitai. — 3. Possessif; Deux lettres de Nabuchodonosor; Nom d'un ministre belge. — 4. Le réformisme le fit du socialisme; Nu. — 5. Ironise (vous y mettez deux « F » bien qu'un seul eût suffi). — 6. Une des Cyclades; Pure. — 7. Battrais violemment. — 8. En matière de...; Source de conflit; Ce que demandent les musiciens. — 9. S'humiliât; Niais.

Nouvelles dispositions contre des revues étrangères

Nous lisons dans la presse :

On annonce que le Ministre de l'Intérieur va déposer incessamment un projet de loi tendant à interdire dans l'intérêt de la moralité publique l'introduction dans le pays de publications imprimées à l'étranger. Les infractions seront punies d'un emprisonnement de huit jours à six mois et d'une amende de 100 francs à 1000 francs ou d'une de ces peines seulement. Les publications visées seront saisies et confisquées.

Voilà qui constitue une excellente introduction à notre débat de ce soir!

DE DEUX CHOSES L'UNE

Des avions victimes du vertige

Un accident d'aviation vient encore de se produire, à Banneux cette fois. C'est, en fort peu de temps, le huitième avion qui est victime des lois inexorables de la pesanteur.

Remarquons qu'il s'agit de ces appareils anglais dont un ministre généreux a commandé, en trois ans, plus de deux cents exemplaires.

Aujourd'hui, il se démontre que ce type d'aéroplane résiste infiniment mieux à l'examen critique d'un ministre aidé de ses spécialistes, qu'à l'épreuve pratique.

Aussi est-il souhaitable qu'une mesure radicale soit prise. Nous proposons qu'on ne laisse plus, désormais, évoluer nos avions que sur la terre ferme.

Puisqu'aussi bien, tant qu'il s'agissait de plans, de soumissions et de dossiers ministériels, ils ont démontré qu'ils manœuvraient mieux que n'importe quel autre type d'appareil.

Le roi Alexandre et l'Académie des Sciences morales

Un communiqué de presse nous apprend qu'on envisage la nomination du roi Alexandre de You-

goslavie en qualité de membre associé étranger de l'« Académie des sciences morales et politiques » en remplacement du roi Albert.

Pour ceux qui savent comment se comporte cet Alexandre en sa Yougoslavie, ils ne pourront que doucement se marrer à l'idée de le voir élu membre de l'« Académie des sciences morales ».

Nous donnerons, s'il est nommé ce membre inférieur, le tragique bilan de son règne et de sa dictature. Et aussitôt on verra se dresser des gibets et des prisons.

M. Bovesse veut être ministre

Quelqu'un qui ne décolère plus depuis l'entrée de M. Van Cauwelaert dans le gouvernement, c'est ce bon M. Bovesse.

On lui avait fait des promesses formelles, de Broqueville lui avait fait des propositions, l'affaire était cuite!... Après quoi on l'a laissé tomber avec une grâce exquise.

Depuis, M. Bovesse s'agite, proteste, manœuvre, intrigue. Il veut son portefeuille, cet homme!

Il a tenté d'abord d'ameuter les députés wallons sous prétexte que le ministère comptait trop de Flamands. Mais les Wallons regardaient Bovesse en

rigolant, clignaient de l'œil et le laissaient froidement choir (pas l'œil, le Bovesse).

A présent, il essaie de déboulonner son petit copain Fort-homme. Et déjà l'on parle d'un remaniement ministériel pour novembre.

Il le sera

Au fait, au même moment, M. de Broqueville essaiera d'obtenir de nouveau les pleins pouvoirs. Comme M. Fort-homme se montre plutôt hostile à cette mesure d'exception qui viole gentiment la Constitution, le Premier devient de plus en plus aimable pour M. Bovesse, qui est prêt à accepter n'importe quoi pourvu qu'il soit ministre.

Et c'est ce qui explique certaine petite note, parue dans la presse quotidienne, qui avertissait clairement M. Fort-homme que, s'il n'était pas disposé à marcher droit, il y avait un remplaçant tout prêt, sous la main.

M. Devèze fait du vélo

Après en avoir informé tous les journalistes (sic) de la capitale, M. Albert Devèze s'en est allé rendre visite, jeudi dernier, au premier régiment des

carabiniers-cyclistes de Tervueren.

Après avoir passé l'inspection minutieuse des anciennes écuries qui servent de caserne aux vaillants carabiniers, le ministre a exprimé sa haute satisfaction et a désiré féliciter personnellement le premier chef gonfleur et l'adjutant chargé du magasin des pièces détachées.

« Une fois de plus, je constate que nos cadres répondent à la tâche que nous réclamons d'eux », a déclaré M. Devèze.

Après quoi, il a absolument voulu faire une promenade sur un vélo d'ordonnance. Comme le colonel Henin s'inquiétait de l'état des pneus, le ministre affirma avec une charmante confiance : « Des gens comme moi, ne crèvent pas, mon colonel! » Il disait vrai.

Après quoi, prestement, il enfourcha la bécanne et s'éloigna à grands coups de pédales, le chaapeau melon délicatement penché sur l'oreille droite.

Déplacements

Si vous voulez être tenu au courant de chaque déplacement militaire du national Devèze, abonnez-vous au « Rouge et Noir ». — Le coût de l'abonnement n'est plus que de 30 francs jusqu'à fin 1934.

Le tonneau des dadaïdes

Parade de Ernst Moerman

PERSONNAGES :

- ALIDOR. — Bonisseur. Melon gris, tricou bleu-blanc sous le veston. Une sacoche sur le côté. Vulgaire et sûr de lui.
- TOUKY. — Clown. Étiecelant.
- AUGUSTE. — Auguste.
- BOSTOK. — Le montreur d'homme : un ours. Il tient au bout d'une chaîne un homme : timide, effacé, craintif. L'homme a un anneau dans le nez, pour la chaîne.
- LE DOCTEUR FREUD. — Ressemble à Grock ou réciproquement.
- FANTOMAS. — Fantômas.
- JUVE. — Policier.
- CLEO LA TERRIBLE. — Luttesse hercédienne. Ancienne femme à barbe.
- DOLLY. — Ecuycère. Ravissante.
- OLGA LA CHANTEUSE. — On ne la voit pas.
- UN AVORTON.
- Compères, foule.

La scène ne comporte aucun décor.
Elle n'est que l'amorce, l'estriade d'un cirque qu'on n'aperçoit point.
Seule une pancarte suspendue à la toile de fond nous renseigne sur l'état des lieux : elle indique : CIRQUE SCHNOUPFELNASE.
Une bonne dizaine de compères sont assis (ou debout) parmi le public, occupant ensemble les deux premières rangées de bancs ou de chaises, ce qui facilite les murmures, acquisitions et grognements répobateurs.
On frappe les trois coups.
Immédiatement, et avant que le rideau ne se lève, éclate avec fracas, le concert frauduleux d'un orchestre de foire occupant un coin de la scène.
Le rideau se lève sur les divers personnages alignés dans des poses avantageuses et conformes à la mission qu'ils exercent ici-bas.

ALIDOR (prend la parole. Très à son aise, il expose, quitte à s'essouffler, la situation rapidement, avec de grands gestes) — Mesdames et Messieurs, pour 3 francs aux places exquises,

pour 2 francs aux places assises, vous allez pouvoir rire ou pleurer au spectacle du Cirque Schnoupfelnase, le plus célèbre du monde.
Accouru à l'appel du Rouge et Noir, le cirque Schnoupfelnase, malgré de brillants engagements à l'étranger, dans un but philanthropique, ne veut rien d'autre que vous faire apprécier ses produits.
S. M. le Roi a retenu une loge pour ce soir et les encombrements que vous constatez à chacune de nos séances, sont provoqués par une foule impatiente composée d'ambassadeurs, de magistrats, évêques, généraux, vicomtes qui se disputent, fort courtoisement d'ailleurs, nos 2.000 places assises.
Les artistes de notre troupe ont été enlevés à prix d'or aux plus grands établissements d'Europe et d'Amérique.
Nous allons vous les présenter sans délai, mais ne l'oubliez pas, Mesdames et Messieurs, le vrai spectacle est à l'intérieur ; une parade ne vous dira pas plus qu'un livre dont on n'a pas encore découpé les pages.
Voici tout d'abord la délicate Dolly, acrobate (Dolly salut), absente d'Amérique au moment du concours de beauté, ce qui vous explique qu'elle n'en soit pas, aujourd'hui, la reine.
Plusieurs hommes se sont déjà suicidés pour elle, mais ce fut toujours à l'intérieur.
Nous continuons par Bostok le montreur d'homme...
(Bostok salue en se dandinant sur ses pattes et l'homme salue gauchement)

LETtres FLAMANDES

Les soixante ans de Cyriel Verschaeve Prêtre-poète

Notre West-Flandre est riche en prêtres-poètes : Guido Gezelle, Hugo Verriest, Alexis De Carne, De Bo, et ce Cyriel Verschaeve dont on fêtera le soixantième anniversaire le 30 avril prochain. A cette occasion, ses amis et admirateurs ont décidé d'éditionner ses œuvres complètes. Ce seront huit volumes comprenant ses ouvrages lyriques et dramatiques, des critiques littéraires, artistiques et religieuses, des discours et, enfin, plusieurs textes inédits.
C'est à Ardoye que Cyriel Verschaeve vit le jour. Très tôt, dès l'école, il souffrit de l'isolement où le laissent ses compagnons. Cette sorte d'amertume influença son caractère et apparut même dans une de ses premières poésies : « Mélancolie ». Comme la plupart des jeunes Flamands, à cette époque, il rencontra une grosse difficulté. Afin de poursuivre des études moyennes, il devait d'abord connaître le français. A partir de ce moment, Verschaeve lut beaucoup, non seulement des auteurs français, mais encore des poètes allemands et évidemment des flamands.
Après avoir terminé ses humanités à Roulers, Verschaeve entre au grand séminaire à Bruges. Là, il eut sa petite chambre, haut perchée, où il pouvait rêver et où il voyait toute la beauté de la terre de Flandre : le beffroi et les tours de la cité dominant la plaine flamande sillonnée de canaux. Plusieurs tableaux de ses œuvres dramatiques sur les Artevelde lui ont été suggérés par ses promenades dans le vieux Bruges et ses environs. La lecture de « Gudrun » d'Albrecht Rodenbach mit Verschaeve en contact avec la mer, élément poétique. C'est en effet, depuis lors qu'il signa « Zeemeuwe » — La Mouette ! — et c'est sous ce nom que parurent de nombreux écrits dans les revues « De Vlaamsche Vlagge » et « Ons Leven ». En 1896, il achevait « De Wereld naar de Schoonheid ».

Verschaeve reparait sur la scène. L'année suivante, il acheva ses deux célèbres drames : « Jacob Van Artevelde » et « Filips Van Artevelde ». Ces pièces n'ont rien de moderne, ni de commun avec le théâtre contemporain d'Ibsen ou d'Hauptmann. Cependant, Verschaeve connaissait la technique théâtrale actuelle et le démontra dans une étude très intéressante qu'il publia à ce moment.
Bientôt il quitta Thielt (1911) et fut nommé chapelain à Alveringhem, un petit village agricole près de Furnes. Là, ses occupations de prêtre lui laissent assez de temps pour étudier et écrire. Il se mit à chanter le vent et la mer toute proche, dans un ouvrage admirable, son chef-d'œuvre : « Zeesymphoniën ». De temps à autre, le prêtre-poète quittait sa solitude pour aller donner une conférence à la ville. Lorsque la guerre éclata, toute l'humiliation que devaient subir les soldats flamands, toute l'angoisse pour l'avenir de la Flandre trouvèrent leur répercussion dans l'âme de Verschaeve. Il fut accusé de germanophilie et, après l'armistice, persécuté.
A présent, il vit retiré à Alveringhem, mais porte toujours, au cœur, la flamme vivace d'un amour ardent pour la Flandre.
Verschaeve est plus qu'une personnalité générale : c'est un défenseur de son peuple. Combien de poésies empreintes de cet esprit de lutte et de libération ne nous a-t-il pas laissées ? Seuls, les cinq vers qui forment le serment que deux cent mille Flamands répétèrent chaque année au pied du monument de l'Yser, seuls ces vers-là valent que Cyriel Verschaeve reçoive l'hommage de son peuple :
O land van roem en rouwe
Van liefde en lijdensnood
Gij wordt weer vrij en groot
Wij zweren houe trouwe
U, Vlaanderen, tot den dood.
(O pays de gloire et de deuil
D'amour et de souffrance
Tu redeviens libre et grand
Nous te jurons fidélité
O Flandre, jusqu'à la mort !)

Après avoir été ordonné prêtre (1897), Cyriel Verschaeve devint professeur au collège de Thielt. Il sut se faire comprendre et aimer de ses élèves, pourtant presque tous fils de paysans. C'est à Thielt qu'il écrivit « Godelieve ».

En 1908, après un silence de dix ans,

la plus profonde.
A côté d'eux se trouve notre attraction la plus sensationnelle : la femme invisible que vous n'apercevez pas, et pour cause.
Nous arrivons à la terrible Cléo...
(Cléo prend une pose avantageuse, bombe le torse et fait jouer ses musclettes).
...athlète redoutable, lutteuse invincible que personne ne peut se vanter jusqu'à présent d'avoir mis sur le dos.
(Ricanements dans le public.)
Dotée d'une force herculéenne, mille fois championne, la terrible Cléo continue à défier le monde.
Abandonnée en pleine forêt à l'âge de 3 ans, élevée par une ourse, elle a battu au pancrace tous les animaux sauvages.
Pendant vingt ans, elle fut cette attraction célèbre que vous connaissez tous : la femme à barbe. Maintenant, elle se rase pour suivre la mode.
Se trouve-t-il quelqu'un parmi l'honorable assemblée qui se croit de taille à l'affronter ? Qu'il le dise ! Nous prions pour lui, car pas plus tard qu'hier, un imprudent qui a osé se mesurer avec elle a été transporté les os broyés.
(Il exhibe un petit canégon)
Qui veut le canégon ? Personne ? Allons, courage. On ne sait jamais.
Personne ne veut le canégon ? Personne c'est dommage.
Nous allons donc...
(Mouvement dans la foule.)
Vous, jeune homme ! Très bien, montez !
(Un avorton traverse la foule et gravit rapidement les marches du tréteau.)
(Cléo le contemple avec la curiosité de quelqu'un qui n'est plus très sûr de sa mémoire.)
L'avorton sautille quelque peu, se prépare, saute sur la lutteuse, l'empoigne par le cou et, apparemment sans effort, la renverse.
Des lors, ce n'est qu'un jeu pour lui d'étendre la lutteuse jusqu'à ce que ses deux épaules touchent terre.
Des murmures qui s'élevaient dans le public grossissent. Le public manifeste ; on entend « comédie », « chiqué », « combine », etc.
L'avorton s'est relevé et redescend les marches sans fanfaronnerie aucune.
ALIDOR (en colère, rugit et apostrophe la lutteuse). — C'est un scandale, Madame la Comtesse, c'est un scandale, vous déshonorez toute la troupe. (Le calmez, dans le silence.)
LA LUTTEUSE (dans le silence). — Que voulez-vous, c'est mon fils !
ALIDOR (reprenant). — Comme vous le voyez, Mesdames et Messieurs, ici pas de chiqué, pas de coups de pied au derrière, pas de jonglerie, tout est permis sauf le vol à l'esbrouffe.
(A ce moment Dolly qui s'était retirée pendant la lutte revient sur scène et s'approche d'Alidor.)
DOLLY. — Dis-donc toi, t'as pas encore fini. Laisse le monde tranquille un instant. Il me faut de l'argent, j'en ai assez.
ALIDOR. — Quand tu auras fini de me faire passer devant les gens pour un moins que rien.
DOLLY. — Il me faut de l'argent. Tout de suite ! Autrement, nini, c'est fini.
ALIDOR. — Je n'en ai pas. Je n'ai sur moi que 500 francs, la recette d'hier.
DOLLY. — Donne alors ! Non ? Alors, adieu, je vais rejoindre mon Anglais.
ALIDOR. — Attends, je ne peux rien te refuser.
(Il sort les 500 francs de son sac et les donne à Dolly.)
— Laisse-moi travailler maintenant.
(Très gêné.)
— Mesdames et Messieurs, excusez cet incident, que j'ai

d'ailleurs imaginé pour corser le programme. Voici maintenant Touky, le clown Touky, le roi du cirque, celui qui possède une foule de secrets pour se faire aimer du beau sexe.
(Touky paraît et salue.)
— Allons, Messieurs de l'orchestre, un peu de miousic.
(Les musiciens attaquent une petite ritournelle.)
TOUKY (commence.) — Mesdames et Messieurs, je vais avoir...
(A ce moment Auguste paraît, ahuri comme il se doit.)
TOUKY. — Tiens, bonjour monsieur Auguste.
AUGUSTE. — A qui ai-je l'honneur ?
TOUKY. — Enfin, voyons, vous ne me reconnaissez pas ? Tonky, votre partenaire ?
AUGUSTE. — Ah oui ! mais vous me faites tellement de blagues.
TOUKY. — Alors, vous êtes décidé à parader avec moi ?
AUGUSTE. — Qui ?
TOUKY. — Vous !
AUGUSTE. — Moi ?
TOUKY. — Oui !
AUGUSTE. — Oui !
TOUKY. — Avant tout, qui me prouve que vous êtes bien Auguste ?
AUGUSTE. — Moi ?
TOUKY. — Oui.
AUGUSTE. — Téléphonnez chez moi. On ne répondra pas ; or, je suis toujours chez moi à cette heure.
TOUKY. — A ce compte, qui me prouvera que je suis bien moi-même ?
AUGUSTE. — C'est bien simple ; quel est votre numéro de téléphone ? Celui d'ici.
TOUKY. — Trois millions et demi.
AUGUSTE. — Attendez, je vais le demander.
(Il forme un numéro et tend l'appareil à Touky.)
TOUKY. — C'est occupé.
AUGUSTE. — Evidemment, quand on se téléphone à soi-même, l'appareil répond toujours occupé.
TOUKY. — Monsieur Auguste, vous êtes un écervelé colossal...
(Entre Dolly.)
TOUKY. — Je vais vous prier de me laisser quelques instants seul. Voici Miss Dolly, la femme que j'aime ; j'ai à lui parler. Je suppose que vous en êtes aussi amoureux ?
AUGUSTE. — O, moi, vous savez...
TOUKY. — Ça veut dire ?
AUGUSTE. — Elle me plaît, j'ai délaissé, nous sommes quittes.
(Il sort.)
(Touky prend Dolly par le bras.)
TOUKY. — J'ai reçu une nouvelle lettre de l'Américaine.
DOLLY. — Quelle Américaine ?
TOUKY. — Fais pas l'étrouffée ! Tu sais bien, celle qui vient tous les soirs et qui suit notre cirque depuis trois semaines.
DOLLY. — Et alors ?
TOUKY. — Et bien, elle m'offre un million pour fuir avec elle.
Ah ! si je ne t'aimais pas. Mais tu n'es pas sérieuse. J'ai besoin d'une cape ; il me faut des bas ; je n'ai plus rien à me mettre. C'est au moins 500 francs. Je vais les lui demander à valoir sur le million. Et tu ne me verras plus. Adieu.
(Il fait mine de sortir.)
DOLLY. — Attends, attends. Je donnerais ma vie pour toi, tu le sais bien.
(Elle tire l'argent de son corsage.)
— Tiens, voici 500 francs.
(Elle sort.)
TOUKY (empochant l'argent). — Merci, tu ne me dois plus que 999.500 francs.
(Cléo entre en scène et s'adresse à Touky.)
CLEO. — Viens ici, approche ! Je comprend ton manège ; tu veux m'abandonner après m'avoir séduite. Nous verrons bien. (Pose avantageuse.) Et puis, c'est pas tout ça ; il me faut de l'argent tout de suite on sinon...
(Touky élève le bras dans une geste de défense.)

CLEO. — Compris ?
(Elle se rapproche.)
TOUKY (sortant les billets de sa poche). — Voilà, c'est tout ce que j'ai.
(Ils sortent.)
ALIDOR (revient en scène). — Et maintenant, Mesdames et Messieurs, voici, en personne, vivant, parlant, le célèbre docteur Freud. Sur son violon, il va vous exécuter le morceau le plus entraînant et le plus complexe de son répertoire.
(Freud fait mine de jouer du violon. En réalité, les sons étirés qu'on entend proviennent de la coulisse où ils sont l'œuvre du trombonne à coulisse. Ce bref morceau terminé, Freud salue.)
UNE VOIX DANS LA FOULE. — Peut-on vous demander quelque chose ?
ALIDOR. — Mais certainement !
LA VOIX. — Le titre de ce morceau ?
(Alidor parle à l'oreille de Freud puis revient.)
ALIDOR. — Refoulements.
(A ce moment Cléo revient sur la scène, qu'elle traverse.)
ALIDOR. — Pst ! Pst !
CLEO. — Quoi ?
ALIDOR. — Deux mots à te dire. Besoin d'argent.
CLEO. — O ! mon chéri ! Tiens ! Je n'ai que 500 francs, les voilà !
ALIDOR (les remet dans sa poche). — Mesdames et Messieurs, le spectacle va commencer. Pressons-nous, il n'y aura pas place pour tout le monde. Une heure de spectacle. 3 francs, 2 francs, 1 franc. Allons Maestro. Miousic.
(L'orchestre attaque.)
La foule gravit les échelons et emplit l'estriade, chacun attendant son tour pour passer à la caisse. Des conversations s'engagent.
FANTOMAS (enjambe l'estriade et se trouve soudain parmi le public. Il prend à part un des spectateurs). — C'est bien vous, Gurn ! Vous me reconnaissez ?
SPECTATEUR. — Non !
FANTOMAS. — Enfin rap-

pelez-vous ! l'assassinat de Vilon, de Lady Beltham, de Fandor, de Skoboleit.
SPECTATEUR. — Comment ! vous seriez l'insaisissable...
FANTOMAS. — Fantômas. SPECTATEUR. — Je ne vous aurais jamais reconnu tellement vous êtes bien déguisé. Et puis, je vous croyais arrêté depuis longtemps.
FANTOMAS (il ricane). — Voilà vingt ans que Juve me poursuit sans merci. Il ne m'a jamais eu, car j'ai toujours percé tous ses déguisements. Il en a inventé plus de mille. Je n'ai jamais été dupe ni de sa fausse calvitie ni de sa fausse surdité. Plus il se grime et plus je le reconnais entre cent personnes. Il ne m'aura jamais.
(A ce moment un agent de police en casque blanc bondit sur la scène et s'approche de Fantômas.)
L'AGENT (il hurle). — Fantômas, je vous arrête enfin. C'est fini. Ah ! vous avez pensé à tout, mais vous avez perdu de vue que le meilleur déguisement pour un agent secret c'est encore de s'habiller en policier en uniforme.
(Il l'entraîne.)
Pendant que les conversations particulières vont leur train, l'ours s'est avancé seul, sur la scène. Il va, vient, traverse les groupes, repasse plusieurs fois devant chacun. Il faudra faire en sorte, et c'est indispensable, que personne ne remarque sa présence, au prix même des pires confrontations. A la fin, l'ours s'en va comme il venu.
UNE VOIX GRAVE DANS LA COULISSE. — « On ne lit pas les manuscrits en Belgique ». (1)

R I D E A U
Ernst MOERMAN.

(1) Pour ceux de nos lecteurs à qui le langage des ours n'est pas familier, signalons que parmi la gent littéraire le mot ours est très employé pour désigner un manuscrit (bon ou mauvais).

INDIVIDU (1)

par Raymond Housilanc

Un individu ? Je veux dire quel- qu'un qui se distingue, qui n'est pas mené par les autres, mais qui commande et dirige, ou qui s'oppose.
Sa vie durant, Tiburce, le triste héros du livre, s'efforcera de rester un individu, un être singulier, celui qui commande ou qui s'oppose.
Tiburce est le fils de terriens cossus, l'abouissement de toute une lignée d'après amasseurs de terres et de richesses. Sur lui se replient les espoirs. Mais l'élan vital de la lignée s'alourdit et meurt dans ce fils unique. Nous assisterons à la défaite de ces richesses et de ces biens.
Une enfance paysanne, à même la terre ; la vie de collège, l'amitié et l'éveil à la vie passent sur Tiburce sans le marquer, sans même le sortir de cette grisaille informe qui semble être l'essence même de son caractère. Il n'existe que par négations accumulées, par antithèse avec Alfred, son ami, âme riche en prolongements, personnalité originale qui s'efforce et s'affirme, malgré les contraintes, les déformations, les blessures, un de ces adolescents inquiets, frères de Silbermann, de Sébastien Roch ou de Frédéric Moreau. Le large courant humain qui circule dans ces pages semble devoir s'étaler avec une richesse croissante.
Il n'en est rien. L'auteur sent malgré lui le personnage d'Alfred envahir son livre. Alfred devient géant. Il anihile Tiburce. Une mort soudaine, et sans utilité pour nous, simplifie la tâche de l'auteur. Mais nous entrons désormais dans une région glacée où il n'y a plus de place possible pour l'humain.
Tiburce, dont 113 pages touffues nous ont à peine esquissé l'inconsistance, s'affirme jusqu'ici il ne vivait guère, végétait dans l'amorphe. Et voilà que l'on nous impose sa personnalité en bloc, sans jamais s'être préoccupé de la faire admettre. On a l'impression de se trouver devant un autre personnage, qui posséderait par hasard le même nom et le même visage que l'ombre falote de jadis. Révélé à lui-même par la mort brutale de

son ami, Tiburce se délivre de toute la vie normale, s'isole. Le premier contact avec la mort l'a marqué pour jamais. Il veut jouir. Il veut être celui qui domine. Il s'achète une voiture de course, s'enivre de vitesse et d'orgueil vertigineux. Jusqu'au jour où un accident l'abat et le laisse pour mort sur la route.
Il en réchappe cependant. Mais infirme. On a dû lui amputer une jambe.
Désormais la vie de tous lui est fermée. Il renonce aux siens, à sa race, à l'amour. Ce renoncement volontaire atrophie lentement tout ce qui restait d'humain dans cette âme. Il s'enlise dans sa haine. Il fut dupe de la vie qui lui offrait ses richesses et lui refusa d'en jouir. Il ne sera plus jamais dupe. Ni des sentiments, ni des hommes, ni de lui-même. Toute sa vie ne sera plus qu'une lutte incessante contre la duperie de vivre. Il se cloître dans un isolement glacial. fossile, par une rage froide de tout ce qui ne fut pas, contre tout ce qu'il a perdu aussi en ne voulant rien perdre.
Il finira par mourir étouffé de solitude et d'assèchement. Parce que sa vieille hantise s'est levée : la mort. Il a peur de mourir parce que mourir c'est se soumettre à la loi commune. La vie, duperie suprême d'un Dieu, à qui on n'échappe pas. Il se sent traqué.
Le défaut primordial de ce livre, par ailleurs si riche, est le caractère exceptionnel du personnage. Tiburce est un monstre, tellement en dehors de toute notre acception qu'il nous semble bien plus objet de cabinet pathologique qu'homme vivant.
Et si Raymond Housilanc rappelle en quelque manière le Flaubert de l'Education sentimentale ou par la composition presque identique des premières années de son héros, il n'en égale point la large humanité et la vie.
Tiburce devait être un individu, lisez un individualiste farouche. Il n'est qu'un monstre, une planche d'anatomie, un cas.
André CLAUDOT.

(*) Grasset, Paris.

Arthur Rimbaud à Bruxelles

PAR ROBERT GOFFIN

ARTHUR RIMBAUD
par Fantin-Latour

C'est ici que s'est joué le grand drame qui, après plus d'un demi-siècle, jette de singulières lueurs sur l'œuvre de Rimbaud et de Verlaine. A défaut de ce fil d'Ariane, des hommes de bonne volonté essayèrent de comprendre *Les Illuminations*, ou la *Saison en Enfer*, sous l'angle divin. C'était dans la tradition catholique d'expliquer un mystère par un autre mystère. Il faut faire machine arrière, honnêtement et avoir le courage ou la pudeur d'expliquer qu'une œuvre difficile et ardue ne se révèle et ne se comprend que sous le signe de la pédérastie.

Il est temps, une fois pour toutes, que « l'amour qui n'ose dire son nom », lève le masque. Il est temps d'expliquer l'influence de l'inversion sur la littérature; il est temps qu'on dise que l'amour anormal de Verlaine pour Rimbaud, malgré les conventions sociales et peut-être à cause d'elles, passa à travers les aventures et la poésie comme une évasion fertile à laquelle nous devons d'ailleurs plus d'un chef-d'œuvre.

Je suis descendu à l'ombre de l'hôtel de ville de Bruxelles et suis entré dans un café pro-

vincial qui se trouve à l'angle de la rue des Brasseurs. C'est l'ancien « Hôtel de Courtrai » où les deux amants passèrent quelques jours en juillet 1873.

Nul dans la maison ne se souvient du drame; l'ancien tenancier Verplaetse est disparu depuis longtemps. Je suis monté dans les chambres de l'entresol où j'ai cherché en vain des traces de luttes.

C'est ici que la tragédie se noua et que Verlaine tira sur son Epoux Infernal.

On a épilogué de toutes manières sur les deux coups de revolver et sur la qualité sentimentale qui unissait les deux poètes. Actuellement, cette question ne fait plus de doute et c'est heureux!

Il m'a plu, après quelques attires, d'aller compiler le dossier célèbre. Je l'ai feuilleté et respiré religieusement. Tout, dans ce recueil, a de la grandeur et de l'importance.

Les choses qui paraîtraient les plus sales et qui furent payées par Verlaine en années de prison, donnent à ceux qui réfléchissent objectivement une singulière perception d'éclat satanique.

On a trop parlé de tous les interrogatoires, on a publié les lettres découvertes sur Rimbaud et Verlaine et je ne m'y attarde pas. Peut-être n'a-t-on pas signalé ce détail important qui démontre l'état nerveux et inévitable où se trouvait Rimbaud après le coup de revolver et qui explique la dénonciation que François Porché lui-même comprenait mal. Le 11 juillet

1873, l'huissier Marchant, rue de l'Hôpital, 13, est chargé par le juge d'instruction T'Serstevens de citer Rimbaud à comparaître le 12 juillet comme témoin.

L'original de la citation se trouve encore au dossier et je ne sais pas si l'on a remarqué en marge de la feuille, l'observation du chef de service de l'Hôpital Saint-Jean : « Ce jeune homme étant en ce moment dans un état fébrile qui demande du repos, ne peut se rendre au tribunal ».

Puis diverses correspondances établissent les relations amoureuses des deux poètes. Peut-être faut-il s'arrêter à quelques phrases qui semblent assez inexplicables, notamment celles-ci d'une lettre du 2 avril 1872 envoyée par Verlaine à Rimbaud de la *Closerie des Lilas* :

« C'est charmant l'Ariette oubliée, paroles et musique! Je me le suis fait déchiffrer et chanter. Merci de ce délicat envoi », d'où il semblerait résulter que l'Ariette oubliée aurait été un poème envoyé par Rimbaud à Verlaine.

Et cette autre phrase d'une lettre sans date :

« Hosannah! pour ta prière. — Envoie-moi tes vers mauvais!! »

Qu'était cette prière et que sont devenus les vers mauvais? Ont-ils rejoint dans l'oubli la *Chasse spirituelle* et les *Veilleurs*?

Enfin, peut-être n'est il pas inutile de donner la conclusion du rapport médico-légal qui con-

cerne Verlaine et qui dit :

« De cet examen, il résulte que P. Verlaine porte sur sa personne des traces d'habitudes de pédérastie active et passive. »

« L'une et l'autre de ces deux sortes de vestiges ne sont pas tellement marquées qu'il y ait lieu de suspecter des habitudes invétérées et anciennes, mais des pratiques plus ou moins récentes ».

Et pour couronner cette certitude, un sonnet de Verlaine que je cite après Pulings, Porché et d'autres :

LE BON DISCIPLE.

Je suis élu, je suis damné
Un grand souffle inconnu m'entoure
O Terre! Parce Domine.

Quel ange dur ainsi me bourre
Entre les épaules, tandis
Que je m'envole au paradis ?

Fièvre adorablement maligne,
Bon délire, benoit effroi
Je suis martyr et je suis roi
Faucon je plane et je meurs cygne!

Toi le Jaloux qui m'a fait signe
Nu me voici, voici tout moi!
Vers toi je rampe encore indigne!
Monte sur mes reins, et trépigne.

Et voilà ce bon disciple de Rimbaud que certains ont considéré comme un ange à l'état de pureté. Il est certain que ceux qui ne connaissent pas cette situation amoureuse sont excusables, mais il me paraît indubitable que la sœur d'Arthur, Isabelle, savait à quoi s'en tenir de même que sa mère et Paterne Berrichon.

La lettre que j'ai publiée démontre péremptoirement qu'Isabelle fut une fiéffée menteuse qui essaya de sanctifier un athée, aidée par le trompeur Berrichon, qui tronqua même les textes pour arriver à ses fins. Tous deux inventèrent du roman-feuilleton pieux et retardèrent longtemps la vérité. Je ne crois pas, pour ma part, à la conversion catholique de Rimbaud. Nous avons vu qu'immédiatement après la mort de son frère, Isabelle ne parle de saint que dans le sens de martyr; et puis toute sa vie et ses derniers états d'âme, confirmés par des témoignages, démontrent qu'en ce cas, comme dans tous les autres, Isabelle Rimbaud a impitoyablement menti.

Il est même intéressant de constater l'évolution de la conception de Berrichon. Dans son premier livre sur la vie de son beau-frère, il dit à la page 137 :

« On l'a dit converti au christianisme. Estimant Joseph Prudhomme, né avec le Christ « voleur des énergies », comment l'eût-il pu? Aucune formule religieuse isolée, fut-ce la catholique, n'était capable d'enclore ses colossales et inouïes mysticités. »

Il est vrai que cette phrase date de 1897. Aussi, faut-il s'étonner, quinze ans plus tard, dans un deuxième livre sur le poète, à la page 281, dans un chapitre dédié à Paul Claudel qui vient d'apporter une thèse que nul homme de bonne foi n'avait osé laisser entendre, que Berrichon change sa ligne de mire et fasse de son beau-frère,

Arthur RIMBAUD
(Fragment du monument de Charleville)

à l'instar de Claudel, un poète catholique!

Lisez et riez si vous ne voulez pas vous fâcher de la mauvaise foi de certains hagiographes de Rimbaud:

C'est surtout en cela qu'il se révèle, depuis les cathédrales gothiques, ce livre de 45 pages (*Saison en Enfer*), l'affirmation la plus substantielle du christianisme, un témoignage poignant de la réalité catholique. »

Quant à Paul Claudel qui déclare Rimbaud « un esprit angélique certainement éclairé de la lumière d'en haut » et à Jacques Rivière, dont la thèse est que Rimbaud serait inexplicable et inintéressant sans la lumière de la religion catholique, il me suffit de savoir, d'après le livre de Léon Pierre-Quint qu'ils acceptèrent de changer une phrase de Rimbaud de peur du scandale, pour les laisser à leur pieux mensonge. Ils ne sont pas très difficiles dans leurs croyances et leurs conclusions. Et que m'importe?

Il me suffit à moi, d'imaginer Arthur Rimbaud tel qu'il fut, inverti, voyou, buveur, incroyant. C'est cela pour moi qui explique les *Illuminations* et la *Saison en Enfer*, tant pis pour ceux qui ne sont pas de mon avis. Robert GOFFIN.

AUX AVANT-GARDES DU FASCISME (*)

Noblesse belge et réaction

par Marc Rampion

La noblesse, en tant que classe, et nombre de ses membres, en tant qu'individus descendant des familles d'ancien régime, ont des griefs à faire valoir à l'égard de la société démocratique et égalitaire: revendication toute platonique, la noblesse peut se plaindre de la perte de ses privilèges. Tel n'est guère le cas en Belgique, où la noblesse a été dépossédée par la conquête étrangère et non point par une révolution nationale, où elle ne peut se poser en défenseur d'une famille royale autochtone qui n'a jamais existé et où son identification avec le sentiment élevé de la patrie l'obligeait à adopter au Congrès de 1830 une attitude désintéressée en matière de privilèges.

Toujours est-il que le fait d'appartenir à une classe dépossédée de ses privilèges, d'être apparenté à des familles françaises ou le sentiment de la déposition reste assez vif et conduit au royalisme militant, est un élément susceptible d'orienter la noblesse vers la réaction. Tout au moins, est-ce là une occasion de faire valoir les atavismes de commandement, de responsabilité, de dévouement, est-ce un moyen d'opposer la noblesse à la racaille démagogique qui n'a d'autres titres à conduire les foules que les traites qu'elle tire sur leur patience et leur ignorance. Arguments de tradition et d'autorité dont on ne doit pas contester la valeur pragmatique.

Cette revendication d'ordre historique expliquée, nous nous trouvons devant l'attitude de la noblesse qui nous paraît la plus propre à en faire un puissant agent de réaction: sa croyance à la valeur absolue de certains principes qui s'identifient avec le conservatisme. Plus généralement, d'ailleurs, la croyance en un absolu quelconque, s'opposant à des vérités relatives à la conception de l'évolution, est essentiellement conservatrice.

Inversement, la croyance à la relativité des vérités humaines peut être un puissant motif d'action révolutionnaire. Quelles sont ces vérités absolues, que la noblesse refuse de discuter? Il y a d'abord l'absolu de la « vérité chrétienne ». Vient ensuite l'absolu de la hiérarchie, l'absolu de

l'équilibre social dans le cadre d'une société catholique. L'absolu de la vérité chrétienne ne doit pas être discuté ici, il est un fait puissant qui conditionne des attitudes sociales de la plus haute importance à l'heure actuelle: en admettant l'absolu du sacrement de mariage, l'Eglise oppose au divorce, au néo-malthusianisme, à la socialisation de la famille, à l'évolution du droit de propriété, un obstacle qui est infranchissable pour un catholique.

Le noble, catholique par éducation et par instinct de classe, sera conservateur, et bientôt réactionnaire, dans ces domaines à présent contestés aujourd'hui.

L'absolu de la réalité hiérarchique découle, pour le noble, de la conviction même d'appartenir à une classe supérieure. Cette conviction se marque en ordre principal par une endogamie assez stricte qui ne cède que devant l'argent et, encore, pas généralement! Elle se marque également par le maintien d'un certain train de vie et par les interdictions de fait opposées à l'exercice de certaines professions.

L'absolu de la réalité hiérarchique, lorsque l'on a la conviction d'appartenir à l'élite sociale, entraîne au conservatisme et, bientôt à la réaction, lorsque les luttes sociales portent précisément sur des revendications égalitaristes dans tous les domaines.

Enfin, l'absolu de l'équilibre social dans une société chrétienne entraîne le sens des relations paternalistes avec les dépendants immédiats, celui de l'utilité pratique de l'armée, d'une magistrature puisée dans l'élite sociale, de lois morales inspirées directement par la religion.

La noblesse est donc, par essence, par définition et par l'influence du milieu, profondément conservatrice.

Cette tendance organique se tempère, à l'égard des classes inférieures, par de la charité, par certaines traditions chevaleres-

ques. Mais elle est implacable à l'égard de l'élite intellectuelle qui concrète, pour la noblesse, tout le relativisme, tout l'évolutionisme qu'elle redoute par dessus tout.

Car dans le subconscient des masses, la noblesse jouit encore d'un certain prestige (surtout dans les campagnes, chez les boutiquiers et les enrichis) que l'élite intellectuelle, les premiers à sa suite et la masse socialiste ne comprennent pas. Mais c'est l'élite intellectuelle seule qui est vraiment irréductible à la hiérarchie sociale: la rivalité éclate de suite, faite de mépris et d'envie réciproques, basés de part et d'autres sur des échelles de valeurs non comparables.

ooo

Il nous reste à voir si, depuis la guerre, la noblesse belge a ouvertement penché vers la réaction.

Qu'elle se soit donnée à l'action est incontestable. Elle a accompli des exploits sportifs remarquables, elle s'est intéressée à la colonisation africaine, elle s'est mêlée de plus en plus activement aux affaires capitalistes. Elle y était d'ailleurs encouragée par les sollicitations des gens d'affaires et par l'accession à la noblesse d'un nombre important de parvenus de l'industrie et de la finance.

Fait digne de remarque, la noblesse belge a également pénétré dans le domaine où, au cours de l'Histoire, quelques-uns seulement de ses membres, avaient fait de prudentes incursions d'amateur: le domaine de la pensée. Faut-il citer des noms? C'est bien inutile: la « Revue Générale », la « Revue Belge », la « Revue Catholique des Idées et des Faits », « L'Autorité » et la presse quotidienne catholique sont là pour nous offrir, dans leurs tables des matières et dans leurs colonnes, un armorial d'un nouveau genre: celui de nobles

patentés s'agréant, en apparence, à l'élite intellectuelle: l'histoire, la sociologie, la critique, l'essai politique, l'essai moral, le récit de voyage, les mémoires tentent ces penseurs d'un nouveau genre.

En apparence, il y a là matière à réjouissance et l'écriture nous apprend qu'il y a plus de joie au ciel pour le pécheur repentant.

Mais ce n'est qu'une apparence: les « intellectuels » de la noblesse sont des pragmatiques et non point des penseurs désintéressés. Leurs écrits sont de l'action, action ayant une portée aussi définie que celle des agitateurs démocrates. Ni les uns, ni les autres ne sont des clercs et ils ont donc le droit absolu de trahir. Ce qui ne diminue point celui des clercs de les juger.

La noblesse s'est aperçue, avec beaucoup de sens politique, que c'étaient les penseurs et les écrivains, de haut vol ou sportulaires, peu importe, qui exerçaient une influence sociale profonde. Aux spéculations les plus abstraites, aux découvertes scientifiques les plus dénuées de portée pratique se rattachent par des liens invisibles mais certains, les théories sociales et l'action politique. Ce n'est pas pour rien que la vieille Sorbonne et la Commission de l'Index ont condamné des théories astronomiques ou biologiques, des livres trop libéraux. Tant que l'Eglise a conservé le monopole de la science, elle s'est défendue à coups d'interdictions bien plus qu'en encourageant la libre recherche en son sein. Et le jour où, en France, l'Eglise a dû quitter la Sorbonne qui est devenue celle des Juifs et des franc-maçons, celle que Bernanos, Henri-Massés, Daudet, Maurras poursuivent de leur haine, la libre-pensée a fait des progrès rapides qui, mettant sans cesse l'accent sur le relativisme et l'évolution, ont vulgarisé ces concepts. Le matérialisme historique

ou scientifique, est à la base de la conscience que la démocratie a prise d'elle-même et de ses alliances, c'est lui qui a précisé, systématisé les revendications de la masse, en les sublimant, en les intégrant dans des systèmes intellectuels et philosophiques.

Le rationalisme du XVIII^e siècle, la nouvelle Sorbonne, Darwin, Marx, Renan, voilà les origines des systèmes politiques chers à la démocratie. Les instituteurs laïques, ces « primaires » tant haïs des conservateurs et sur lesquels il y a tant à dire, sont les fils spirituels des plus grands penseurs matérialistes et relativistes.

Malheureusement pour les conservateurs, l'instruction est devenue obligatoire, non point seulement selon le texte de la loi, mais surtout par les exigences de la vie quotidienne, du capitalisme contemporain: rationnel, calculateur et technique. Les progrès du matérialisme sont par là-même inévitables, d'autant plus que l'évolution du machinisme devait amener la masse à penser en dehors de son travail, à réfléchir sur d'autres questions que celles de la subsistance immédiate. En faisant du travail une habitude, grâce au progrès mécanique, on a donné aux ouvriers, la possibilité de diriger leur attention vers d'autres buts. L'ouvrier est ainsi passé de l'apathie idéologique la plus complète à l'éveil des besoins culturels rudimentaires. La conquête de ces « jouissances frelatées de la civilisation petite-bourgeoise » comme dit de Man, si misérables soient-elles encore, a fait naître chez l'ouvrier, avec la conscience accrue de sa dignité d'homme, le besoin de parvenir à égalité des droits sociaux.

Contre cette vague montante de revendications qui poussent à la démocratie et au communisme, des réactions naturelles, qu'il serait surprenant de ne pas rencontrer, se sont faites jour chez les privilégiés de fait.

Les conservateurs des lois ont voulu dominer les écoles: il en ont créé eux-mêmes, tout au moins les partis confessionnels, car la bourgeoisie libérale est profondément rétive à tout subside social: elle corrompt, elle n'agit pas socialement.

« Les libéraux, tous pingres », disait quelqu'un qui les connaissait bien.

Les conservateurs ont placé le ministère de l'instruction publique sous leur contrôle. Mais tout cela s'est révélé insuffisant, parce que la seule mesure de défense efficace était de « trapper à la tête »; il fallait reconstituer une élite intellectuelle conservatrice. M. Julien Benda a bien montré, dans un article paru en 1929 dans la N. R. F., que la « réaction » avait systématiquement poursuivi la reconstitution d'une science conservatrice et bourgeoise, c'est-à-dire, une « science décidée à l'avance à respecter et à fortifier les idées sur lesquelles repose l'ordre social qui profite à la bourgeoisie. »

Il ajoute que ces idées dépassent le domaine des choses qui regardent l'ordre social et atteignent bientôt jusqu'à ceux de l'astronomie ou de la chimie: En ce domaine, la liberté ne s'accordera pas longtemps avec la bourgeoisie, « la science en vient, très vite, pour ne pas dire tout de suite, à poser des questions qui, ne fût-ce que pour leur rapport avec les dogmes de certaine religion, touchent à l'ordre établi; le savant, décidé à respecter ce dogme, introduira ce respect, et par conséquent la mort, dans la pensée scientifique ». La réaction, et tout particulièrement, la réaction maurrassienne, a suscité des « savants », comme M. Gaxotte, pour ne citer que le moindre d'entre eux, mais le plus connu, le plus intrinsèque aussi. C'est dans le domaine de l'histoire et des sciences dites « politiques et morales » que la réaction a pu susciter le plus grand nombre de « savants » de cette espèce, dont l'utilité indirecte a d'ailleurs été considérable, car leur critique habile et méchante a obligé les penseurs objectifs à une plus grande précision de pensée, à une plus grande clarté d'exposition.

La noblesse ne pouvait rester indifférente à ce mouvement, en Belgique moins qu'ailleurs: infi-

* Voir le Rouge et Noir des 18 et 25 avril.

niment plus vivante, plus cohérente que la ci-devant noblesse française, incapable à elle seule, des coups de force militaires, des « junkers » prussiens, étroitement mêlée au catholicisme, à la politique intérieure et aux affaires, son destin lui commandait de prendre part à ce risorgimento de la pensée conservatrice : celle-ci, par l'enchaînement des faits, était bourgeoise. La noblesse a donc dû faire alliance, une fois de plus, avec la bourgeoisie. Ceci nous explique les sottises historiques de M. de Vieux, sacré grand historien par la « Nation Belge » et le « XX^e Siècle », les livres de M. de Lichtervelde sur les premiers rois de la dynastie actuelle, les manuels d'histoire du Comte Carton de Wiart, les « histoires militaires » du Vicomte Terlinde, etc. Dans un autre domaine nous avons les romans didactiques de M. P. Nothomb, agrégé en fait à la noblesse, et de M. de Liedekerke, qui n'ont avec l'art que des rapports fort relâchés, mais, fort étroits, au contraire, avec la défense de l'ordre social actuel.

Tout cela, diront les spécialistes, est inexistant en tant qu'œuvre scientifique; ces synthèses sont controuvées par les faits et de cette production récente de la noblesse, nous ne retiendrons que quelques travaux d'érudition, quelques monographies, quelques recherches d'héraldique, dont elle ne s'est d'ailleurs jamais tenue à l'écart.

C'est raisonner selon des schémas arbitraires : ces œuvres tendancieuses, didactiques, ont une portée immédiate, au contraire, parce que la presse conservatrice leur fait un sort, en diffuse les adroites synthèses. Bien plus, de jeunes grands-bourgeois, de jeunes nobles écrivent dans les journaux, deviennent journalistes professionnels, apportant dans leur métier, leurs connaissances limitées, mais précises, claires, ordonnées, linéaires, un esprit « ancien combattant » ou « officier de réserve » et le culte des hiérarchies et de l'autorité. Ces tendances se cristallisent autour de quelques idées simples mais extraordinairement tenaces, autour d'attitudes symboliques, comme l'intérêt marqué à la ci-devant famille impériale de Habsbourg-Lorraine, au ci-devant roi d'Espagne, à l'admiration envers le régime fasciste, le parlementarisme bourgeois du « gouvernement d'union » de la Grande-Bretagne, la « dictature de sacristie » de M. Dollfuss, le culte des chefs militaires.

Tout cela n'est point si innocent qu'il paraît à première vue. Par une pente naturelle, ces idéologies assez inoffensives ne trouvant en elles-mêmes aucunes forces de développement ultérieur, évoluent vers le fascisme, vers le « corporatisme », concept dynamique parce que fort vague. Tout cela aboutit à des théories de la force et de l'autorité. Ces idéologies rencontrent des adhésions chez les appauvris des classes à patrimoine, chez les officiers de réserve qui, comme chacun sait, ont acquis une compétence politique approfondie en commandant une section.

Le Krach Loewenstein, la crise boursière de 1929-1934 ont exercé sur la noblesse belge une influence néfaste : les nobles ont souffert de la crise économique autant que la haute bourgeoisie; ils en ont ressenti les conséquences politiques et sociales et ils ont cherché à s'en protéger en se rapprochant de l'Eglise, de l'armée et de la dynastie.

Mais celle-ci, en anoblissant des hommes d'affaires enrichis, quelques savants et lettrés, a consolidé la classe en la renouvelant. La dynastie s'est acquies de la sorte le soutien de la noblesse et de la haute bourgeoisie, au prix de la désaffection de l'élite intellectuelle.

Nous avons essayé de démontrer que, en tant que classe possédante, traditionaliste et pensant bourgeoisement, la noblesse devait incliner vers la réaction. Son action de défense sociale a revêtu une forme nouvelle et assez inattendue : cette classe, peu curieuse des idées, a fait de la conquête d'une certaine intellectualité un moyen de s'imposer aux masses et de lutter contre les doctrines matérialistes et relativistes dont les observations tendent à diminuer l'influence des élites sociales actuelles.

Cette tendance vers la réaction est-elle dangereuse? Considérée isolément, elle ne l'est pas. Avant le regroupement

LE THÉÂTRE

AUX GALERIES
Miguel Fleta

Les affiches nous annonçaient « le Caruso espagnol ». On pouvait s'attendre à tout. Pour ceux qui ont entendu le célèbre ténor italien, la comparaison les tentait. Quant aux autres, ils espéraient je ne sais quoi de formidable. Ils furent déçus. Non point que Miguel Fleta chante comme un pompier en délire. Mais il ne justifie pas — ou ne justifie plus — la réputation qu'on lui a faite. Il se fit applaudir dans des fragments de *Manon*, de *Carmen*, du *Roi d'Ys*, de la *Tosca* et dans le fameux *Ay Ay Ay*.

J'ai beaucoup aimé ses petits mouvements de tête, brusques, secs, à la manière des jeunes coqs. Et ses beaux gants blancs qu'il maltraitait tout au long de la soirée. On lui fit un succès vraiment espagnol. Il y avait beaucoup de compatriotes dans la salle.

Heureusement.

OOO

Vieil Heidelberg

Jean Weber a la nostalgie des trônes et des palais. Il ne se sent vraiment à l'aise que dans un rôle de prince ou de roi. En novembre dernier, il était, dans l'*Anglon*, le roi de Rome. En février, c'était lui le *Dernier Empereur*. Et aujourd'hui, dans ce *Vieil Heidelberg*, voici qu'il nous apparaît sous les traits du prince Charles-Henry.

Roi, empereur, prince : carrière bien mouvementée en moins de six mois.

Ce *Vieil Heidelberg* est une très vieille chose d'avant-guerre. Romantique à souhait, elle sollicite les larmes des petites pensionnaires et des vieilles dames attendries. Ce jeune prince est tellement séduisant! Et si malheureux! Il s'ennuyait à mourir dans son vieux château, entouré de dignitaires barbus et de ministres austères. Or, voici qu'un beau matin on l'autorise à s'embarquer vers Heidelberg, l'adorable ville universitaire. Là tout est jeunesse et amour. On ne nous dit pas s'il étudie.

des forces conservatrices contre le marxisme, avant l'abandon d'une économie libérale et concurrentielle pour un interventionnisme insolent conservateur, nous aurions considéré comme puérile l'incursion de la noblesse dans le domaine des idées et de la philosophie politique.

Aujourd'hui il n'en est plus de même : en reniant le libéralisme, la bourgeoisie a perdu sa raison morale d'exister en tant qu'élite sociale et nulle idéologie ne peut plus masquer ses préoccupations mercantiles; la bourgeoisie s'est artificiellement recréé un idéal emprunté presque tout entier aux impératifs sociaux de la noblesse et des corps de métiers. Ces échanges osmotiques se sont manifestés dans la bourgeoisie athée, par une alliance politique prolongée avec les catholiques de la vieille Droite. Le catholicisme romain apparaît à la vieille bourgeoisie menacée, privée de ses idées-forces, comme un dernier rempart contre la lutte des classes! La haute bourgeoisie et la noblesse belges font donc alliance contre la démocratie, le libre examen, le matérialisme et le relativisme. Certains éléments de l'idéologie des nobles sont assimilés par toute la réaction : c'est pourquoi nous ne pouvons faire fi de cette soi-disant renaissance intellectuelle d'une classe qui rejette les attitudes d'esprit qui sont inséparables de la véritable liberté intime.

Dans l'« état fort » et corporatiste auquel elle est prête à se rallier, la noblesse belge sait parfaitement qu'une solide hiérarchie serait reconstituée et qu'elle serait placée au sommet. Encore intacte, ayant traversé sans dommages les révolutions, la noblesse belge songe très sérieusement à la reconstitution d'un régime autoritaire et différencié. Si elle est monarchiste, c'est parce qu'elle compte bien se grouper, au premier rang, autour du chef de l'Etat, à qui elle fournirait ses directeurs de conscience et des mots d'ordres précis et impérieux.

Marc RAMPION.

Cela d'ailleurs importe peu. Mais il découvre l'amitié, la pierre, les chansons. Il file le parfait amour avec la petite Catherine, la nièce des aubergistes. Hélas! hélas! On n'est pas prince pour s'amuser. C'est un menu métier, vous pouvez en croire tous les romanciers et les dramaturges qui vous l'on dit. Il faut rentrer au palais, jouer son rôle, accorder des audiences, épouser quelque princesse lomtaine qu'on ne connaît pas. Adieu, petite Catherine! Tu es la seule femme que j'ai aimée...

Dans la salle tout le monde pleure, évidemment. J'avais à côté de moi une petite jeune fille qui sanglotait. J'étais un peu gêné de ne laisser paraître aucune trace d'émotion.

Lily Bourget, en robe blanche, était la petite Catherine. J'en veux à cette comédienne de reprendre, un à un, tous les rôles de la tant regrettée Germaine Kaysen. Ce fut *Peg* d'abord, puis *Miette*, et maintenant Catherine. Il est des souvenirs qu'il ne faut pas évoquer trop tôt.

Charles Gontier, dans un rôle de valet de chambre prétentieux et bavard, confirme une fois de plus la grande diversité de son talent. Comme le voici loin du rabbin de l'*Ami Fritz* et du dramatique *Chatterton*!

Je dois citer aussi André Bernier, qui n'a qu'une scène, mais qui la joue à la perfection.

Marcel DEHAYE.

CALENDRIER DES CONCERTS

Mercredi 2 mai :

20 h. 30. Au Conservatoire. — Concert Guller. Festival Schubert.

Jeudi 3 mai :

20 h. 30. Salle de Musique de Chambre du Palais des Beaux-Arts. — Premier concert de la Société des Amis de la Musique.

20 h. 30. A la Maison d'Art. — Séance de sonates donnée par M. et Mme Lykoudi.

Vendredi 4 mai :

20 h. 30. Salle de Musique de Chambre du Palais des Beaux-Arts. — Récital de danse par Mme Elsa Darciel, avec le concours de Mlle Van Haeren, pianiste.

Samedi 5 mai :

14 h. 30. Grande Salle du Palais des Beaux-Arts. — Concert Philharmonique sous la direction de M. Bruno Walter, avec le concours de M. Franchescati, violoniste.

Dimanche 6 mai :

14 h. 30. Grande Salle du Palais des Beaux-Arts. — Deuxième audition du Concert Philharmonique.

Lundi 7 mai :

20 h. 30. Salle de Musique de Chambre du Palais des Beaux-Arts. — Concert de jazz du Jazz Club de Belgique.

Mardi 8 mai :

20 h. 30. Salle de Musique de Chambre du Palais des Beaux-Arts. — Deuxième Concert des Amis de la Musique.

21 h. Salle des Conférences du Palais des Beaux-Arts. — Concert Deblauw.

Communiqués

LA DANSE

Mme Elsa Darciel donnera un Gala de Danse avec ses élèves, au Palais des Beaux-Arts, le vendredi 4 mai, à 20 h. 30, avec le concours du groupe Pro Musica Antiqua, du flûtiste Marcel Baesberg et de la pianiste Suzanne Van Haeren.

Location au Palais des Beaux-Arts.

Prix des places : 10, 15, 20 et 30 fr.

CONFERENCE

Le docteur Walter Heinsdorf donnera une conférence le mercredi 2 mai, à 20 h. 30, à l'Union Coloniale, sur ce sujet : « La télépathie est-elle possible? »

La conférence sera suivie d'expériences. Prix d'entrée : 10 et 6 francs.

UN ANNIVERSAIRE

Le *Thyrse*, revue de littérature et d'art, que dirige infatigablement Léopold Rosy, fêtera le 12 mai, son XXXV^e anniversaire.

Le numéro du 1^{er} mai de la revue est réservé, à cette occasion, à la collaboration anthologique des fondateurs et des rédacteurs actuels de la revue.

Une exposition des souvenirs de la carrière de *Thyrse* aura lieu au Musée du Livre 9, rue Ravenstein, à Bruxelles. Elle sera inaugurée dimanche 13 mai, à 11 h. 1/2.

Enfin, le 12 mai aura lieu un banquet, comme il se doit. Il sera présidé par Hubert Krains.

LE CINÉMA

LE CINÉMA DÉPASSÉ

Soupe au canard

Du délire essentiel à la démente lucide (la plus dangereuse de toutes), les frères Marx ont fait leurs toutes les ressources d'une activité parfaitement, systématiquement subversive. J'entends : subversive A L'ETAT PUR, non EN FONCTION ou AU SERVICE de tel mot d'ordre plus ou moins librement consenti.

En effet, je n'hésite pas à me porter garant de l'absolue gratuité, c'est-à-dire de l'absolue pureté de leur dessin, et du caractère rien moins qu'idéaliste de leur esprit anarchique. S'il leur arrive de souligner telle verrue du monde social, c'est sans la moindre intention d'y proposer un remède, fût-il théorique.

Entre leurs mains, l'humour redevient la belle machine à détruire qu'il est par définition, couteau à quadruple tranchant, instrument précieux de la négation sans recours.

Ceci posé, disons une fois pour toutes que l'inspiration qui préside aux démarches des frères Marx n'a rien à voir avec l'« esprit comique », n'est, en fin de compte, rien moins que comique. Qu'ils fassent rire, cela ne prouve rien. Le rire INHUMAIN, sacrilège, qui secoue les hommes au contact de l'absurde, ce beau rire noir contre lequel l'intelligence est sans remède, est plus près du ricanelement des morts-vivants que de la joie béate qui leur fait, sur commande et périodiquement, oublier d'exister.

Cette fois encore, nous les retrouvons aux prises avec les embûches sans nombre de la réalité en apparence la plus innocente.

« Soupe au Canard », qui pourrait bien être leur chef-d'œuvre, en est un, en tout

Revue des films

LA ROBE ROUGE

L'un des bons comiques de l'année.

LA BANQUE NEMO

Encore une affaire Stavisky filmée. Ici, comme à propos de *Ces messieurs de la Santé*, il est amusant de remarquer l'indulgence, voire la sympathie, des gens de cinéma pour les requins de la finance. Est-ce un hasard?

LE BEL ETUDIANT

Il s'agit vraisemblablement du responsable de cette pauvre chose, lequel nous paraît ignorer les plus élémentaires exigences du cinéma.

LE MONDE CHANGE

Un film dans la lignée de *Calvacade*, *Conquerors*, etc. Le meilleur du genre, sans contredit, intelligemment mis en scène par l'auteur de *Je suis un évadé*, et remarquablement interprété par Paul Muni, bien entendu, mais dont l'étonnante personnalité n'a pas fini de nous surprendre, jusque sous le maquillage d'ailleurs parfait d'un vieillard de soixante et quelques années.

SPECTATOR.

Une reprise

La prochaine séance d'Art 7 aura lieu jeudi prochain 3 mai.

On présentera *La Foule*, le beau film de King Vidor, qui passa inaperçu, naguère, lors de sa première projection à Bruxelles. M. Ludo Patris commentera cette œuvre, l'une des plus importantes du cinéma muet.

Maison du livre belge

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES
Téléphone 12.46.58 — C.C.P. 1083.92

CHARLES PLISNIER

L'Enfant aux Stigmates

Roman

PRIX : 15 FRANCS

JEUDI

VOL DE NUIT

RESTERA CERTAINEMENT L'UNE DES PRODUCTIONS LES PLUS PUISSANTES ET LES PLUS PARFAITES DE CETTE ANNEE, dit

Antoine du JOURNAL

au Caméo

CARREFOUR

5, PLACE MADOU, 5

présente le chef-d'œuvre du cinéma polonais :

La Légion de la Rue

« LEGION ULICU »

Film d'Alexandre Ford.

Un second « Chemin de la Vie » !

Enfants admis.

MARDI 8 MAI, à 20 heures, au Cinéma ANNEESSENS (Place Anneessens)

PREMIERE VISION en Belgique du Film soviétique

GIGANT

Depuis les terres incultes jusqu'aux gigantesques « usines à blé » soviétiques!

Prix habituels :

ENTREE GENERALE, 4 frs.
Membres A. U. S., 3 frs.
Chômeurs, 2 frs.

Donné par l'Association des Amis de l'Union Soviétique.

JEUDI

C'EST UN FILM MAGNIFIQUE. L'ŒUVRE DE SAINT EXUPÉRY A ÉTÉ TRANSPOSÉE DANS TOUTE SA PURETÉ, DANS TOUTE SA GRANDEUR... dit Jacques Chabannes de NOTRE TEMPS pour VOL DE NUIT

au Caméo

A L'AGORA

Prolongation de l'immense succès

GEORGE ARLISS

dans

La Maison des Rothschild



Voici une scène de ce grand film, interprété magistralement par GEORGE ARLISS, BORIS KARLOFF, LORETIA YOUNG.

Production Artistes Associés

Le ROUGE et le NOIR

Séance du 25 avril

La poésie et le public Mission de l'interprète

C'est avec joie et sympathie que le public du Rouge et Noir a reçu à la tribune l'actif groupe des Renaudins et son animatrice admirable Mme Renaud-Thévenet.

L'hommage de gratitude que chacun aurait voulu lui rendre, c'est notre collaborateur Charles Plisnier qui l'a exprimé avec émotion dans une introduction chaleureuse.

La poésie est-elle accessible aux foules? Art collectif ou individualiste? L'artiste au service d'un parti ou d'une politique? Questions controversées depuis longtemps, et se posant toujours avec une même insistance, auxquelles Ch. Plisnier a répondu avec bonheur.

Est-il possible de résumer son discours sans en trahir la pensée profonde? Je crains fort que non et pense, qu'en ce domaine où nul n'a apporté jusqu'ici de solutions, les nuances de la pensée ont trop d'importance que pour se prêter à des schématisations arbitraires.

Plisnier croit à la possibilité d'un art collectif et de plus en plus, les manifestations s'en font perceptibles aussi bien dans la Russie soviétique que dans les pays fascistes. Il fait cependant la distinction entre l'œuvre poétique et le poème créé sur commande en vue de la propagande et cite l'exemple de Mayakowsky, poète admirable, obligé de fabriquer des pensums édifiants et déficients en vue de défendre le plan quinquennal ou quelque mot d'ordre du parti.

Aussi bien, nos lecteurs qui suivent avec intérêt les feuilletons littéraires de Charles Plisnier, connaissent-ils sa position à cet égard.

Mais voici le rideau qui se lève. Un

groupe de jeunes gens : harmonie de bleu et de rouge...

Puis c'est l'admirable chœur des voix profondes, sourdes, frémissantes, claires et fidèles dans leurs inflexions et leurs sonorités aux moindres nuances et subtilités du texte poétique.

Orchestration vocale aux ressources insoupçonnées et riche de toutes les possibilités. Mais ma tâche n'est pas, ici, de faire l'éloge du chœur parlé ni des qualités des deux œuvres récitées : *Funérailles*, de Pierre Bourgeois, et *Déloge*, de Charles Plisnier.

Ce que je tiens à dire, c'est la merveilleuse mise au point de ces chœurs. De quel labeur patient, obstiné le résultat obtenu aujourd'hui est-il la récompense? Et combien nous comprenons la reconnaissance que les poètes ont vouée à Mme Renaud et à ses collaborateurs.

Par après, on a repris le débat. MM. Bohy, Bauchau, Rigot et Piette occupent la tribune.

M. Piette qui, il y a quelques semaines, se trouvait sur la même scène avec sa troupe du *Théâtre Proletarien*, s'il reconnaît la qualité des résultats obtenus par les Renaudins, défend la conception communiste : l'art au service de la propagande.

Ce qui, naturellement, suscite la discussion non seulement à la tribune, mais parmi les auditeurs. MM. Claudet et Ménétrier interviennent entre autres.

Après quoi, Charles Plisnier apportera sa conclusion à ce débat qui termina, certes, une des meilleures séances de la Tribune Libre.

LE ROUGE ET LE NOIR, par surcroît, fait une large place aux arts et aux lettres, plus grande qu'on ne la leur fit jamais en Belgique. Mais il leur veut un sens véritable et une action dans le rythme universel, l'artiste étant un ouvrier du monde, voué à une tâche, comme d'autres ouvriers.

LE ROUGE ET LE NOIR est satisfait de ce programme et ses lecteurs aussi, qui sont de plus en plus nombreux et fidèles et lui font généreusement et bénévolement une intense propagande. Cette propagande lui est utile.

LE ROUGE ET LE NOIR n'est pas une affaire. Il vit — tout juste — des ressources que lui procurent ses lecteurs, ses abonnés, ses annonceurs. C'est pourquoi il fait appel à tous pour qu'ils l'aident à devenir un journal sans cesse plus puissant, plus fort et plus indispensable.

Comment aider le ROUGE ET LE NOIR ?

1° En s'y abonnant (30 francs jusqu'à fin 1934, au C.C.P. 2883.74) ;

2° En faisant adresser un service de propagande de trois mois à qui la lecture de ce journal sera agréable ou salutaire (10 francs au C.C.P. 2883.74, en y joignant nom et adresse du bénéficiaire) ;

3° En ne jetant point le numéro que vous avez lu, mais en le faisant lire à d'autres ;

4° En multipliant les occasions de lire et de faire lire LE ROUGE ET LE NOIR.

Jeune fille, excellente sténo-dactylo, parfaite connaissance du français ; flamand ; très bonnes notions d'anglais ; cherche occupation auprès avocat, architecte, médecin de préférence.

Ecrire au journal sous initiales O. D.



Les « COEURETS » combattent avec succès l'hyperacidité, grâce à leurs propriétés absorbantes ; ils activent la digestion, et rendent ainsi d'éminents services dans le traitement des troubles d'origine dyspeptique :

anémies, migraines, insomnies.

En vente dans toutes pharmacies : 12 francs.

Petits côtés des magasins à prix uniques

L'éclosion simultanée d'une série de magasins dits « à prix unique » a donné naissance à un nouveau mode d'exploitation du personnel, composé en majorité d'éléments féminins.

C'est notamment le cas dans deux de ces vastes usines à mangeaille, situées aux environs de la Porte de Namur. Notre curiosité professionnelle nous a incité à nous livrer à une petite enquête en ces lieux.

Il nous revient que, pour la moindre utilité, ces malheureuses « exploitées » sont congédiées illico, sans indemnité de quelque nature que ce soit, car les contrats d'emploi sont établis, à dessein, avec réserve, au profit de l'employeur, d'une longue période dite « à l'essai » ! Fait incroyable, mais rigoureusement vérifié : une malheureuse jeune fille a été chassée sur l'heure, il y a quelques jours, parce que, lors des fouilles vestimentaires journalières, l'inspectrice découvrit quatre morceaux de sucre exposés librement dans son sac ! Ces morceaux de sucre étaient souillés et avaient été abandonnés sur la table par des consommateurs. Quelque chien nomade devait en bénéficier. Les témoignages recueillis depuis sont formels sur ce point.

Dans l'établissement voisin, la veille du jour de Pâques, à 9 heures du soir, on a procédé au licenciement de vingt-quatre employés. Avec un raffinement diabolique, cette mesure fut portée à la connaissance des intéressées de la manière suivante : Fidèle aux vieux usages, la Direction réunissait, ce soir-là, tout son personnel pour lui prodiguer de chaleureux remerciements pour les prestations exceptionnelles fournies pendant la période pascalle. Après l'exécution de cette petite cérémonie, le chef du personnel engagea chacun à prendre connaissance d'une liste dactylographiée fixée à proximité du vestiaire. Vous imaginez-vous, amis lecteurs, un tel cynisme : il s'agissait de la liste des noms des vingt-quatre victimes désignées par le mauvais sort !

Quant aux salaires, faut-il ajouter qu'ils sont en proportion du tarif des repas standardisés que l'on débite dans ces établissements ? Une serveuse qualifiée touche ses pourboires, mais il y a lieu de tenir compte qu'ici, le total des consommations dépasse rarement 5 à 6 francs ; la récolte ne s'élève, dès lors, qu'à 5 à 10 sous par client.

Pour les « débarrasseuses », les émoluments s'élèvent à 450 francs par mois, répartis de la façon suivante : à charge de la firme, 10 francs par jour ; à charge de la serveuse, 5 francs par jour ; soit 15 frs de fixe journalier.

Et ces malheureuses femmes fournissent des prestations quotidiennes de 10 à 12 heures, dans une atmosphère surchauffée à l'extrême ! Cela frise le scandale !

Allons, messieurs les exploités, un peu d'humanité et de pudeur, que diable !

Louis DEBETZ.

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures
11, place Fontainas. Prix d'entrée : 4 francs.
Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement jusqu'à la fin de la saison 1933-1934 est de 20 fr. s'abonne en versant la somme au C.C.P. 1713.61 (P. Fontaine, Brux.)

CE SOIR

Mercredi 2 mai, à 20 h. 30 :

M. Georges GERARD

ouvrira le débat sur ce sujet :

La censure est-elle rétablie en Belgique ?

La Constitution permet-elle d'interdire, sans jugement, la vente d'œuvres licencieuses et d'œuvres dites subversives? L'interdiction au transport n'est-elle un moyen hypocrite pour le gouvernement de rétablir la censure? La Constitution prévoit-elle cette forme déguisée de censure? Les journaux politiques et pacifistes, tels l'Humanité, le Semeur, De Wapens Neder, interdits actuellement au transport sont-ils dangereux pour la moralité publique ou pour le gouvernement? La Société Nationale des Chemins de fer a-t-elle le droit d'interdire la vente de certains livres dans les bibliothèques des gares? Pourquoi cette sorte de censure s'exerce-t-elle toujours contre des écrivains belges? Parmi les livres ainsi interdits figurent ceux de MM. René Golstein et Willy Koninckx : ces livres sont-ils contraires à la morale?

Orateurs inscrits :

MM. Georges GERARD, avocat à la Cour ; René GOLSTEIN, homme de lettres ; MOLITOR, membre de la Fédération Nationale des Petits Libraires, Aubettiers et Marchands de Journaux.

Sont également convoqués :

MM. Jean FONTEYNE, avocat à la Cour ; Willy KONINCKX, homme de lettres ; LAMALLE, directeur général adjoint de la Société Nationale des Chemins de fer belges ; A. VAN OMMESLAGHE, avocat à la Cour ; D^r WIBO, président de la Ligue pour le Relèvement de la Moralité publique.

Mercredi 9 mai, à 20 h. 30 :

Débat expérimental par

MISS HAMIDA

et le

FAKIR HEYLIGERS

sur ces sujets :

Peut-on prédire l'avenir par les astres? L'envoûtement et la magie

Diverses expériences seront faites : Démonstrations d'astrologie. — Guérisons par auto-suggestion. Un débat public suivra.

Mercredi 16 mai, à 20 h. 30 :

Grand débat politique

sur ce sujet :

Faut-il s'enrôler dans un parti ?

LEQUEL ?

Avec de nombreux orateurs.

Programme détaillé au prochain numéro.

PROPAGANDE

LE ROUGE ET LE NOIR paraît en six pages. C'est qu'il vend des idées et non du papier. Il faut en tenir compte.

LE ROUGE ET LE NOIR est l'organe des générations montantes. Ce qui explique qu'il a pour lui et avec lui, non seulement des jeunes, mais ceux qui ne sont point prématurément vieillies.

LE ROUGE ET LE NOIR devance les idées nouvelles et défend les idées gênées, ce qui lui vaut beaucoup d'ennemis : en ordre principal, les attardés et les égoïstes.

LE ROUGE ET LE NOIR ne fait la chasse ni aux honneurs, ni aux prébendes. Les décorations, dans l'état social actuel, lui paraissent des hochets ridicules. Quant aux prébendes, elles empêchent de parler net.

LE ROUGE ET LE NOIR se ferme volontiers la porte des salons. Il n'y a pas de salons. Il y a des êtres nobles et

d'autres qui ne le sont pas. Nulle enceinte n'en a le monopole.

LE ROUGE ET LE NOIR n'a pas d'entraves commerciales. Il dit ce qu'il pense et ses colonnes publicitaires ne fixent point sa ligne de conduite. Sans sourcilier il écrit, quand il lui plaît, que M. Vax-laire est un auteur grotesque.

LE ROUGE ET LE NOIR lutte contre la carence de la presse et des pouvoirs établis, contre le mensonge, contre les politiques de village, pour plus de conscience et plus de grandeur, pour une humanité rationnelle, en harmonie avec 1934, une humanité dont le poète et le penseur ne seraient point exclus ; où l'homme ne serait point tenu de tuer ; où l'on envisagerait point la guerre comme un remède aux maux ; où l'on ne détruirait point les récoltes ; où l'on n'abâtirait point les foules méthodiquement par le cinéma et par la presse ; où chacun serait responsable de ses actions.

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Nouvelles littéraires rapportées par la gazette du même nom : A l'Académie française MM. René Doumic, André Champeix, Marcel Prévost et M. de Régnier utilisent le monole (davantage sans doute que le porte-plume) ; dans la rue Quincampoix, à Paris, on peut voir, côte à côte, deux boutiques : Valéry « comestibles », et Malraux « fromages » ; le 1^{er} mai, Maxime Gorki sur l'avion *Maxime Gorki*, fera un raid de propagande ; si les poètes et écrivains, Zola, Mallarmé, Verlaine, Anatole France, Rimbaud, Pierre Louys ou Marcel Proust n'étaient pas morts prématurément, ils pourraient aisément être encore des nôtres ; etc...

Bref, l'actualité littéraire mérite toute notre attention.

OOO A propos du vol des *Juges Intègres* :

Quel doux maniaque, demande M. Louis Piérard dans *Les Nouvelles Littéraires*, quel doux maniaque, échappé du Cousin Pons ou du Chef-d'œuvre inconnu, quel jeune patriote allemand exalté a pu voler le précieux panneau?

Oui, quelle main de l'Allemagne a pu jeter les yeux sur le polyptique célèbre?

OOO Rex croit savoir que j'ai posé ma candidature à un des sièges vacants à l'Académie-royale-de-langue-et-de-littérature-françaises-de-Belgique et demande des éclaircissements à M. Van Zype à ce sujet.

Rex s'occupe beaucoup de moi ces derniers temps. Je lui suis reconnaissant de cette publicité, mais le récompense bien mal de ses gentillesse ; j'abhorre, en effet, les poèmes inutiles.

Aussi Rex est fort contrit. Il change de tactique : au lieu d'injurier, il ment ; au lieu de salir, il invente... Nobles méthodes.

OOO Sur Trotsky. Dans l'Humanité : le traitre monsieur Trotsky. Dans Gringoire : « Dans le pays, on l'avait longtemps pris pour M. Emile, le vieux monsieur qui commandait Violette Nozières et lui montrait, de loin, son château. »

Dans l'Horizon (Edouard Huysmans) : « La Corse, pays de brigands, était toute indiquée pour Trotsky. »

Voilà, n'est-ce pas, des arguments sérieux?

Dans *Marianne*, André Malraux relate une discussion qu'il a eue avec Trotsky et la fait suivre de quelques remarques pondérées. « Mais ce qu'il faut que nous disions, nous, à ces 160 millions-là — écrit-il en parlant des Russes — c'est que quelles que soient entre le gouvernement de l'U. R. S. S. et vous les divergences de doctrine, nous devons reconnaître un des nôtres en chaque révolutionnaire menacé ; que ce qu'on chasse en vous au nom du nationalisme, au moment où il n'y a pas assez de respects pour les rois d'Espagne protecteurs des sous-marins allemands, c'est la Révolution. »

Puis ce trait final : « Puisque votre ombre clandestine, qui, depuis presque dix ans s'en va d'exil en exil, faire comprendre aux ouvriers de France et à tous ceux qu'anime cette obscure volonté de liberté rendue assez claire par les expulsions, que s'unir dans un camp de concentration est s'unir un peu tard ! Il y a trop de cercles communistes où être suspect de sympathie pour vous est aussi grave que de l'être pour le fascisme. Votre départ, les insultes des journaux montrent assez que la révolution est une. »

OOO Il existe en France, le Prix des Vignes de France, décerné chaque année à une œuvre littéraire dédiée aux vertus du fruit de la vigne.

Cette année, le prix reviendra à un journaliste, à celui qui aura célébré dans un article, la beauté, la poésie des vignobles.

La logique est cependant de récompenser le journaliste qui aurait écrit le meilleur article en état d'ivresse.

Les candidats auraient été bien plus nombreux.

OOO En remplacement du peintre belge Emile Wauters, l'Académie des Beaux-Arts a élu, samedi 14 avril, membre associé et doyen, à l'unanimité, le Bourgmestre de Bruxelles : M. Adolphe Max.

Sans doute en tant qu'amateur de la danse.

OOO Un hebdomadaire soviétique de langue française, le *Journal de Moscou*, sort cette semaine son premier numéro. Il sera, non seulement vendu en U. R. S. S. mais encore dans tous les pays de langue française. Il a adopté la devise : « Pour la paix, contre le fascisme ». Le premier numéro contient une lettre de l'ambassadeur de France en U. R. S. S., M. Ch. Alphand.

OOO Le Soldat de France, le journal hebdomadaire militaire-littéraire, dirigé par le général Madelin, a des collaborateurs choisis. Notons : le maréchal Pétain, le général Weygand, MM. Henri Malherbe, Henri de Forge, Jean Bever, Pierre Benoit (oui), et... Roland Dorgelès, l'auteur des *Croix de Bois*, si nous ne nous trompons. Roland Dorgelès ne fait pas uniquement de la littérature pour Hotchkiss, il en fait aussi pour l'état-major.

Sadi de GORTER.